

mémoire

plurielle

LES CAHIERS D'AFRIQUE DU NORD

34

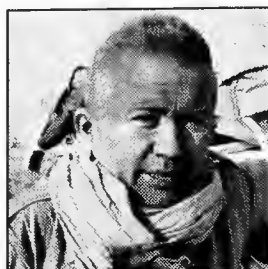


La mémoire, quel beau mot! Nous sommes tous conscients de son importance, nous savons qu'elle est un élément essentiel de notre vie. Aussi n'est-ce pas par hasard que nous l'avons choisie pour nommer notre association et définir notre revue. Ce numéro débute par le souvenir de ceux qui ont fait jaillir le pétrole du Sahara, quelques mots pour penser à eux d'une manière amicale et simple, avec des photos qui font rêver et des dessins qui renseignent. Le Sahara, c'est aussi l'écriture, avec un beau texte de Jean-Marie Le Clézio, l'aventure avec Camille Douls, les animaux du désert de Bruno Lamarque, le talent avec les dessins de Charles Brouty et le mystère des dunes qui parlent.



La parole

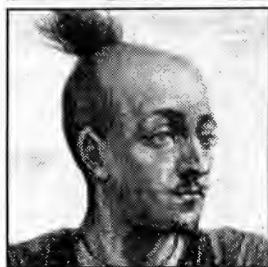
nous appartient



Espace historique

Des pas sur le sable

Georges Mère 3



Homme singulier

Camille Douls,
passionné du Sahara

Jean-Marc Durou 12



Le passé composé

Animaux des sables
Dessins

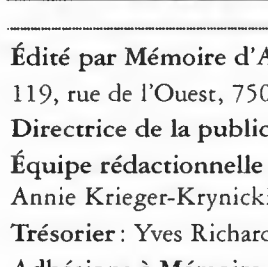
Jeanine de la Hogue 18
Bruno Lamarche



Écrivain public

La magie du désert
Présentation

Jean-Marie Le Clézio 22
Marie-Claire Micouleau



Jardin des Arts

Brouty, dessins et croquis

Charles Brouty 28

Les Chemins de mémoire

Les dunes qui parlent

Guy de Maupassant 41
Charles Brouty

Point livres

Repères bibliographiques

Jeanine de la Hogue 44

Édité par Mémoire d'Afrique du Nord

119, rue de l'Ouest, 75014 Paris. Tél. Fax : 01 45 42 78 75.

Directrice de la publication : Jeanine de la Hogue

Équipe rédactionnelle: Jeanine de la Hogue, Anne-Marie Briat, Odette Goinard,
Annie Krieger-Krynicky, Marie-Claire Micouleau-Sicault, Marie-Claude Putfin, Yves Richardot.

Trésorier: Yves Richardot.

Adhésions à Mémoire d'Afrique du Nord:

actif: à partir de 6 € (40 F), *bienfaiteur*: à partir de 15 € (100 francs), *donateur*: 37 € (250 francs)

Abonnement à *Mémoire Plurielle*: *adhérent*: 13 € (80 F) *non adhérent*: 15 € (100 F).

Le numéro: 5 € (30 F).

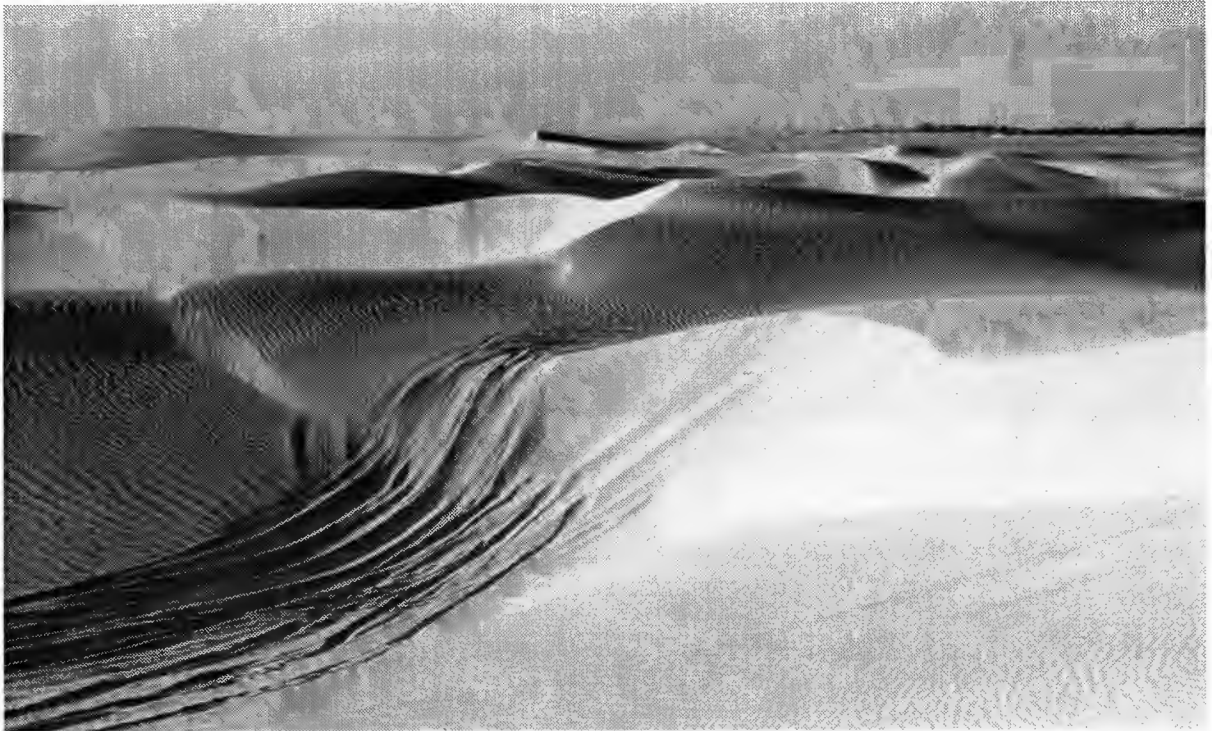
Réalisation: Coriat

Impression: Promoprint

Commission paritaire: n° 0106G.78 541 ISSN: 1 284-43 221

Des pas sur le sable

Georges Mère



Des pas sur le sable, ce titre que nous avons donné à notre texte, dit fort bien l'esprit de la rencontre de deux mondes, de deux civilisations, celle des nomades et leurs chameaux et celle des techniciens avec leurs énormes camions, leurs tuyaux et leurs mécaniques. Saint-Exupéry qui avait vécu des rencontres semblables, ces pas faits l'un vers l'autre, parfois l'un contre l'autre, avait écrit ces quelques mots presque désabusés :

Nous nous sommes nourris de la magie des sables. D'autres, peut-être, creuseront leurs puits de pétrole et s'enrichiront de leurs marchandises. Mais ils seront venus trop tard. Car les palmeraies interdites, ou la poudre vierge des coquillages, nous ont livré leur part la plus précieuse: elles n'offraient qu'une heure de ferveur et c'est nous qui l'avons vécue.



*Cette ferveur d'amour pour le Sahara se nourrit toujours de vérité et de légendes : l'Atlantide et Antinéa, des extraordinaires dessins rupestres, qui nous ramènent si loin en arrière, l'histoire d'une mer intérieure (utopie ou réalité?), les récits des explorateurs au destin souvent tragique, les rêves fous qui continuent d'habiter les esprits. Mais la vérité, qui peut être quotidienne, c'est la diversité des paysages, dunes abruptes, effilées ou toutes douces, reg aride où ne poussent que les cailloux et, soudain, inattendu, le Hoggar ce phénomène géologique incroyable, avec ses montagnes poussées là comme un avertissement : **Attention, danger!** Les mirages font espérer une halte bienheureuse et proche et sont si décevants. Les puits, éléments essentiels pour la vie, sont toujours trop rares à*



Brouty

la soif qui dévore. Mais la vérité du Sahara c'est aussi, à la halte, la cérémonie du thé, le feu qui rassemble dans l'amitié et qui éloigne la peur, les bruits inconnus qui deviennent familiers après quelques nuits passées sur le sable, enroulés dans la laine d'un vêtement, éclairés encore par les braises d'un feu qui veillera jusqu'à l'aurore. Le petit matin, ce moment merveilleux où tout s'éveille, la lumière et les sons, les bêtes qui blatèrent, aboient ou bêlent, les voix gutturales qui se mêlent joyeusement, promesses d'une journée nouvelle et, peut-être, rompant la monotonie une rencontre étonnante.

C'est cette rencontre qu'a vécue Georges Mère. Il a vu les nomades observer ce déploiement de technique moderne, écouter les bruits de ces machines et repartir dans les dunes, bercés par le lent balancement de leurs chameaux.

Plusieurs années plus tard il a participé à une exposition consacrée au souvenir de l'œuvre française et il avait présenté des textes, des photos et des dessins sur la recherche pétrolière au Sahara. Il ne nous appartient pas, ici, de raconter cette merveilleuse épopée technique. C'est le rôle des spécialistes de donner des précisions, de fournir des chiffres, de dire qui a prévu l'existence du pétrole, qui a mis en oeuvre le travail gigantesque de recherche, d'installation et d'exploitation de cette richesse moderne. Nous voulons seulement raconter, à l'aide de belles images, ce que fut ce travail, au jour le jour, et dire avec des mots simples comment on cherche, quelles difficultés on rencontre et, si la récompense vient



Georges Mère

avec le pétrole que l'on trouve, comment on l'exploite.

Georges Mère a vécu cette aventure. Pendant de longs mois, il a partagé les joies et les souffrances des équipes. Il avait noté les étapes de ces recherches et de ce travail. C'est une partie de ce texte, le récit du déroulement des opérations que nous publions ici, avec les photos prises par lui sur le terrain et les dessins que Charles Brouty avait faits, en découvrant le monde pétrolier.

Nous avons préparé ce texte avec Georges Mère. Il nous a quittés avant d'avoir pu terminer son article, mais nous tenons à remercier sa famille de nous en avoir facilité la publication et l'illustration.

Jeanine de la Hogue

Nous sommes en 1952 dans le Sahara où des hommes délimitent un périmètre de recherches de plus de 600 000 km², loin de la côte... Il faut, tout d'abord, planter le décor.

L'erg occidental, à l'ouest du Sahara algérien est une mer de sable figée. La pénétration en est très difficile et nécessite pour les véhicules un « roulage au cap ».

Le grand erg oriental est une succession de longues chaînes de dunes dont la hauteur peut atteindre 50 à 100

mètres, séparées par des zones plates, cailloux et gravier, beaucoup plus roulables. Ces chaînes de dunes sont parallèles et orientées Nord-Sud.

Le Tademaït se situe entre l'erg occidental et l'erg oriental. C'est un immense plateau de cailloux, d'environ 300 km sur 300. Sur cet horizon absolu, il n'y a aucun point de repère, c'est une région redoutée des équipages.

Le Tassili est fait de régions rocheuses, d'accès très difficile, coupées d'oueds le





Un puit à balancier

plus souvent à sec mais dont les crues soudaines sont redoutables.

Les pistes d'accès sont inexistantes dans les zones d'erg. On doit rouler uniquement en suivant des traces et, de plus, on doit réduire la pression des pneus de 50 à 70 %. Le premier travail a donc consisté à ouvrir des pistes destinées à laisser ces traces. Lorsqu'un véhicule se perd, il faut étudier les empreintes de pneumatiques de façon à déterminer de quel véhicule il s'agit.

Le roulage est particulièrement difficile dans le fech-fech¹, source d'ensablement, et pénible dans le reg, à cause de la « tôle ondulée ».

Les sites de recherche sont déterminés par différentes méthodes.

La prospection géologique se fait à la surface des terrains grâce à la photographie aérienne, permettant de collecter

les indices pouvant révéler les formations géologiques favorables à la présence du pétrole. Il faut aussi rechercher les microfossiles servant à déterminer la succession de roches sédimentaires et leur structuration.

La prospection géophysique complète les données géologiques par une véritable auscultation de l'écorce terrestre, afin de connaître l'emplacement et les ondulations des roches souterraines.

L'attraction terrestre varie en fonction des densités différentes des roches dans le sous-sol. **La gravimétrie** étudie ces variations et permet de déterminer les zones intéressantes pour la prospection.

La méthode sismique complète les renseignements gravimétriques. Une

¹. *Sorte de sable particulièrement pulvérulent.*



Oasis dans le Souf

explosion est réalisée soit à quelques mètres sous terre, soit en surface. Des sismomètres enregistrent les vibrations de ce tremblement de terre artificiel. Les ondes ainsi réfléchies indiquent la profondeur des couches traversées. Des courbes de niveaux internes permettent de déceler les anticlinaux favorables à la présence du pétrole.

On voit combien cette préparation est importante pour déterminer avec le maximum de précision l'emplacement du premier forage. C'est le directeur des opérations qui, après avoir étudié les données géologiques et géophysiques, choisit cet emplacement.

Le point de forage est matérialisé par

l'équipe topographique. Un jalon est mis en place et le point reçoit un nom de baptême.

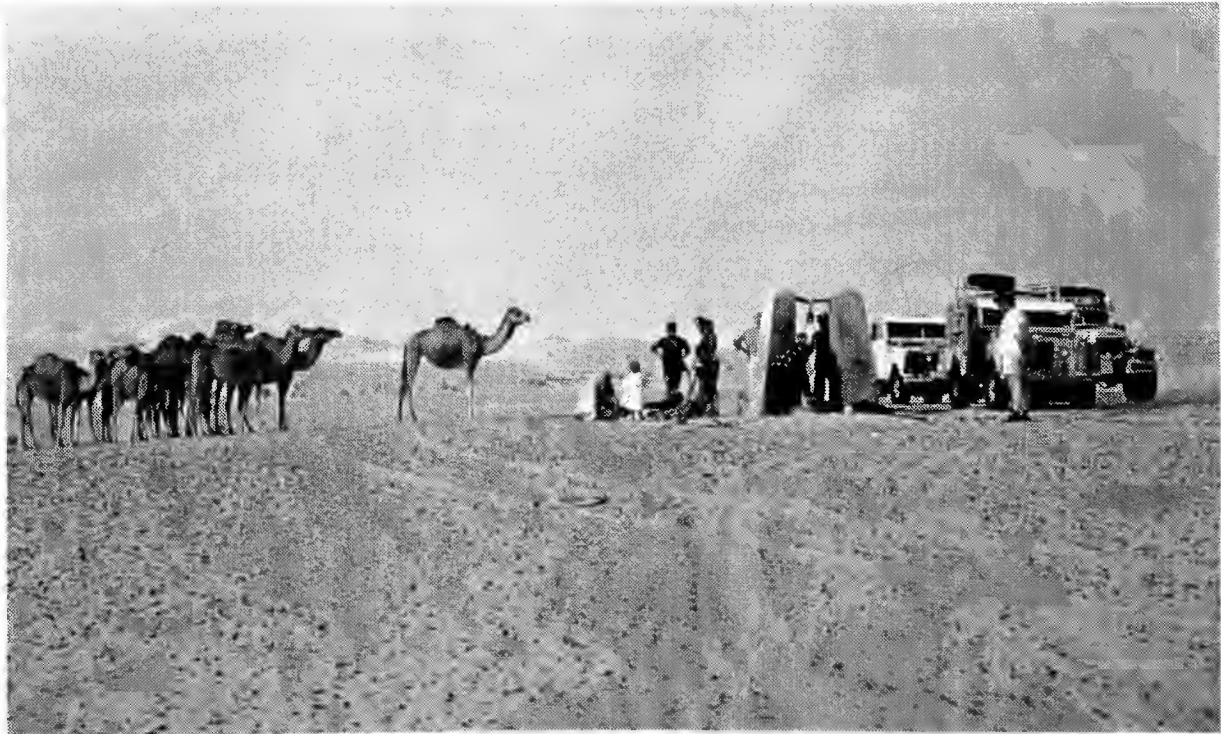
C'est alors le travail de mise en place du matériel nécessaire. 20 à 30 véhicules amènent 1500 à 2000 tonnes de matériel, parfois sur des centaines de kilomètres et toujours dans des terrains très difficiles.

Le camp de forage étant installé, les opérations peuvent commencer. Un derrick est élevé, le travail s'effectue « en continu » de jour comme de nuit.

Quand le pétrole se révèle, on installe un système de tuyaux et de vannes qui permet de contrôler le débit, c'est le fameux « arbre de Noël », caractéristique des



Rencontres insolites



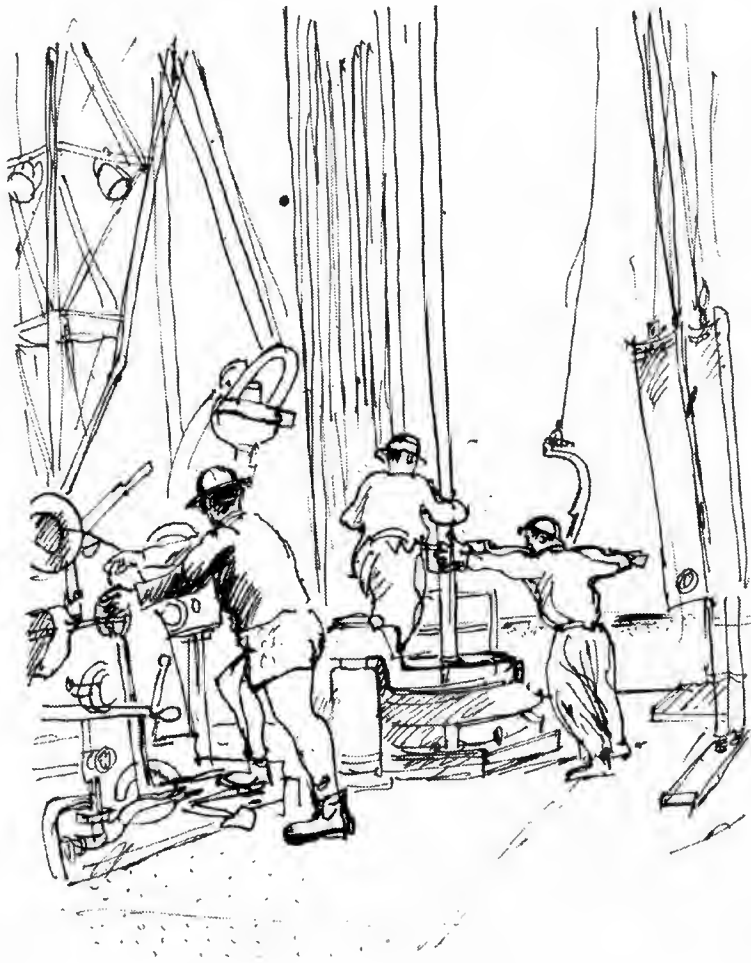


Relief tourmenté du Hoggar



**Le fameux puit d'Hassi-Messaoud
qui doit son nom
à un saint marabout**





Brouty

zones pétrolières. Vient alors le moment où il faut transporter ce pétrole brut et définir le trajet du futur pipe-line.

Les tuyaux qui composent ce pipe-line sont acheminés tout d'abord par fer jusqu'à une aire de stockage (par exemple de Philippeville à Touggourt) puis chargés sur des camions de 30 tonnes.

Les tuyaux, d'une longueur de 12 mètres, sont alors assemblés par éléments de 24 m et déposés au bord de la fouille du pipe. Les soudures extérieures et intérieures sont contrôlées par radioscopie.

Toutes ces opérations et manipulations

nécessitent un matériel considérable et un travail d'hommes que l'on peut difficilement imaginer. La recherche, la découverte du pétrole, puis du gaz et leur exploitation ont appelé une organisation remarquable dans l'aménagement des grandes bases pétrolières non seulement pour les travaux mêmes de la production mais aussi pour l'hébergement du personnel pétrolier, géologues, géophysiciens, foreurs, soudeurs, monteurs, transporteurs, chauffeurs etc... Les conditions de travail ont toujours été très dures, fatigantes tant pour les ouvriers eux-mêmes que pour les

dirigeants d'équipe. De véritables raffineries et leur stockage ont été construits en plein désert, des pipelines établis à travers des terrains difficiles, grâce au travail persévérant, à l'intelligence, à l'esprit d'aventure de tous ceux qui, toutes origines confondues, l'ont, après la découverte du pétrole, amené des confins sahariens jusqu'aux rivages de la Méditerranée.

Dans cette revue, dédiée à la mémoire, nous nous devons, sans prétention mais avec amitié, de rendre hommage à ces hommes courageux et à l'intelligence des chercheurs et d'empêcher que leur oeuvre ne tombe dans l'oubli. ■

Camille Douls, passionné du Sahara

Jean-Marc Durou

Les récits de l'ensemble des voyageurs sahariens de cette époque vont engendrer de nouvelles vocations. C'est le cas d'un jeune homme du nom de Camille Douls qui, à son tour, va se passionner pour le Sahara. Jean-Marc Durou nous raconte son étonnante et tragique aventure.*

Il est natif de la région de Rodez et fils d'un soldat ayant pris part à la conquête de l'Algérie et qui exerça ensuite le métier de géomètre, tout en gardant un goût prononcé pour les voyages. Camille n'est pas un très bon élève, mais suit ses études jusqu'à l'âge de dix-sept ans puis, en 1880, monte à Paris pour les terminer.

Enfant solitaire et de santé fragile, il se passionne pour la géologie, la zoologie et la botanique dont il acquiert de bonnes bases qui lui serviront plus tard.

Durant son séjour parisien, lectures

aidant, son goût pour le continent africain ne fait que s'accroître. Contrairement à ceux de Barth et Duveyrier, son père ne s'oppose pas à son projet. Douls se met sans tarder à l'étude de l'arabe, puis part deux ans au Maroc pour parfaire son éducation musulmane en apprenant les lois coraniques ainsi que les mœurs et les coutumes.

Comme Caillié, il souhaite se faire passer pour un musulman et pour cela se fait circoncire. En outre, brun et mince, il est aidé par son physique.

En 1886, il décide de visiter le nord du

* Extrait de l'ouvrage *L'exploration du Sahara*, préface de Théodore Monod – Actes Sud (Babel). Jean-Marc Durou est l'auteur de nombreux livres sur le Sahara (voir notre rubrique *Livres*).



Camille Douls, représenté en nomade maure, d'après une gravure XIX^e

Sahara occidental — en l'occurrence, la région du Sous. Son projet est téméraire, car si, en Europe, l'Orient fascine son époque, les dix dernières années n'ont été qu'une suite de voyages catastrophes pour nombre d'explorateurs qui y ont laissé la vie.

Les conditions politiques de cette période sont simples. En Algérie, la France prend progressivement place dans le Sud, alors qu'au Maroc le sultan Moulay Hassan vient de soumettre la région de l'oued Noun et du Sous où il est interdit à tout Européen de pénétrer. En cette fin d'année 1886, Douls a vingt-deux ans, et il part pour les îles Canaries. Son idée est de se faire déposer par des pêcheurs sur les côtes africaines où il prétendra être un commerçant algérien, d'origine turque, ayant fait naufrage.

Aux Canaries, les autorités essaient de le dissuader, mais il rencontre le consul de France. « *Le consul de France, baron de Chassériau, qui habite les Canaries depuis de longues années, me donna des renseignements très précis sur la côte voisine.*

Je lui expliquai alors comment j'espérais, sous un déguisement, tromper les Maures et parvenir dans le Sud marocain. Ma conviction, mes espérances, ma bonne foi finirent par l'ébranler et il m'aida à mettre mon projet à exécution avec une courtoisie au-dessus de tout éloge. »

Arrivé à Lanzarote, il a des difficultés à trouver des pêcheurs pour l'amener sur la côte car ceux-ci refusent d'approcher les abords du Rio de Oro. Enfin, il ren-

contre le patron d'une goélette, nommée *Adelaida* et qui doit partir pêcher sur les côtes du Rio de Oro. Il lui explique son projet.

Le 18 janvier 1887, il embarque enfin sur le petit bateau espagnol qui doit le débarquer deux jours plus tard à la hauteur du cap Gamet.

La veille de son arrivée, il passe la nuit à discuter de son projet avec les pêcheurs. « *Une partie de la nuit se passa à causer. Don Camilio m'avait cédé sa couchette et, dans la cabine, éclairée par une lampe fumeuse, une douzaine de pêcheurs couchés pêle-mêle au-dessous de moi me parlaient des Maures et de leur férocité. Il était dit que jusqu'au dernier moment on agiterait devant mes yeux le spectre de la barbarie. Mais l'habitude familiarise avec tous les épouvantails, et l'on m'avait tant conté d'histoires de brigands depuis quelques jours que j'étais rebelle à toute émotion. Le doyen des pêcheurs nous avait écouté parler.*

« *Quel âge avez-vous ? » me demanda-t-il tout à coup.*

« *Vingt-deux ans »*, répondis-je. Alors, se retournant vers les autres pêcheurs : « *Por Dios, es un niño !* » (Mon Dieu, c'est un enfant !) et s'adressant à moi en se signant : « *Que le bon Dieu et la Vierge Marie vous accompagnent, mon fils !* ».

Le lendemain, deux marins le conduisent rapidement sur la plage avec ses bagages, le hissent sur une petite falaise et s'empres- sent de rejoindre le large.

Tournant le dos à la mer face au sable du désert et à ses dangers, il est désespé- rément seul.

« J'étais sur la terre d'Afrique, en plein désert, seul et isolé sur le territoire d'un peuple barbare et fanatique, abandonné sur une côte inhospitalière où les chrétiens sont massacrés. En me trouvant seul tout à coup sur cette côte déserte, ma première impression ne fut pas celle de l'effroi. Je n'avais pas conscience du danger auquel je m'exposais, j'étais jeune et j'avais confiance en ma bonne étoile.

Enfin, après une longue course, brûlé par le soleil, mourant de soif, tombant de fatigue, j'étais sur le point de m'affaisser sur le sol pour reprendre haleine, lorsque j'aperçus au loin quatre Maures. Leur vue me raffermi et je me hâtai d'aller à leur rencontre. Deux de ces Maures étaient des jeunes gens, les autres étaient d'un âge mûr. Vêtus de peaux de bêtes, à moitié nus, une longue et épaisse chevelure répandue sur leurs épaules, le poignard au côté et un fusil à la main, ils s'avançaient, parlant avec animation et fortement intrigués par mon apparition. Les Maures me regardaient comme des chiens en arrêt et, dans leurs yeux sauvages, je pus lire, tour à tour, les sentiments divers qui agitaient leur âme : d'abord leur étonnement en m'entendant parler, leur doute et puis leur conviction que j'étais un chrétien ; enfin, leur désir de me piller et de me tuer. »

Sa connaissance du Coran jette le trouble dans l'esprit des Maures qui finissent par se demander s'ils ne sont pas en train de torturer un des leurs. Quelques jours plus tard, la décision est prise de le conduire devant un saint homme, le marabout cheik Ma El Aynim. « J'avais toujours les pieds enchaî-

nés, je me levai avec un bruit de fer qui attira l'attention de tout le monde et je m'avançai vers le cheikh Ma El Aynin. Ce fut un moment solennel que je n'oublierai jamais. Il me dit de m'asseoir tout près de lui. Je touchai presque ses vêtements. Il me tendit alors sa main droite, que je baisai, comme je l'avais vu faire aux nomades. Puis, d'une voix brève mais bienveillante, il me fit plusieurs questions. Il connaissait de nom l'Algérie. Je lui parlai de ce pays comme de ma patrie en lui disant que j'étais Français, mais que ce titre n'enlevait rien à la qualité de musulman ; que chez nous il y avait des musulmans aussi croyants que dans le Sahara : que l'Algérie avait donné le jour à beaucoup de saints personnages, et que nous possédions des zaouias vénérées dont la réputation s'étendait jusqu'au Soudan.

Sais-tu la fatiha ? me dit le cheik. Et, sur ma réponse affirmative, il me dit de la réciter à haute voix. Quand j'eus terminé, il me demanda si je savais écrire en arabe. Je lui répondis que, sans être un lettré et un thaleb, je savais l'écriture nécessaire aux besoins de mon négoce. Il me pria d'écrire mon nom sur le sable avec un bout de bois. Je m'exécutai aussitôt. Quand j'eus ainsi répondu d'une manière satisfaisante à toutes ses questions, il prit la parole et, s'adressant aux Maures qui attendaient avec anxiété son jugement : « Mes frères, gloire à Dieu ! cet homme est un vrai musulman. Enlevez-lui les fers, rendez-lui ce que vous lui avez pris, et accueillez-le dans votre tribu comme un frère. Gloire à Dieu le clément et le miséricordieux !

Durant de longues semaines, Douls évolue parmi les Maures, apprend à les

connaître et commence ses observations d'ethnologue. De jour en jour, l'atmosphère se détend autour de lui, jusqu'à laisser naître des amitiés qui lui permettent de récupérer quelques objets dont sa boussole volée le premier jour. Grâce à celle-ci, il note lors de son déplacement les différentes orientations de sa caravane. Cinq mois durant, Douls vit avec les Maures, questionnant ceux-ci sur les autres régions, obtenant de temps à autre des renseignements, comme par exemple sur le Djouf, « désert des déserts » qui sera baptisé par Théodore Monod la *Madjabat el Koubra*. Son expérience est unique. En cette fin du XIX^e siècle, il est le premier Européen à vivre au sein d'une communauté indigène, au point même de participer à des rezzous contre d'autres tribus. « *La tribu des Ouled Delim dont j'étais l'hôte, a dans le Sahara occidental une réputation de férocité qui n'est pas du tout surfaite. Toutes les fois qu'un Ouled Delim trouve une occasion de tuer ou de piller, il la saisit avec empressement, et ses instincts farouches sont redoutés de tous les autres Maures nomades* ».

Il est le deuxième Européen à entrer à Tindouf, où Oscar Lenz l'a précédé en 1880. Là, il séjourne trois jours et décrit les marchés d'esclaves en provenance de Tombouctou. Il est surpris par l'hospitalité et l'accueil chaleureux qu'il reçoit dans cette oasis, véritable plaque tournante du commerce caravanier entre le Maghreb et le Soudan (qui ne sera occupé par les Français qu'en 1931).

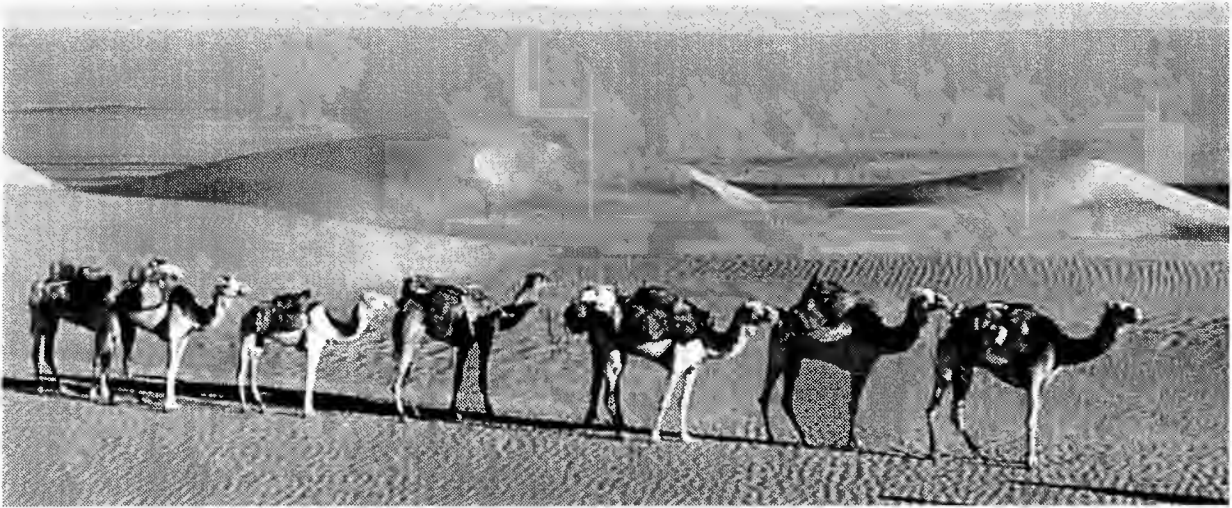
A son retour dans la Seguiet el Hamra où

sa tribu est établie, un événement tout à fait inattendu survient. Ibrahim, le chef du campement, a beaucoup d'estime pour lui et en gage de confiance va lui proposer sa fille, Eliazize, alors âgée de douze ans.

Pour Camille Douls, cette proposition a une double importance, elle est d'abord un honneur et une preuve de l'extrême confiance qu'on lui accorde mais c'est aussi une occasion de s'enfuir du campement. Il demande à aller chercher sa dot, fixée à sept chameaux, et il déclare à son futur beau-père qu'il doit se rendre à Marrakech pour l'en ramener. Ibrahim accepte d'accompagner son protégé.

De Tarfaya à Marrakech, la route est longue et dangereuse car il faut traverser le Draa puis l'Atlas, région des grandes tribus berbères. Leur première étape est Goulimine, qu'il mentionne comme étant un grand marché chamelier de la région. Il note également le rôle important des Juifs dans l'économie locale. Il est présenté au caïd local qui, en plus de son hospitalité, lui remet une lettre d'introduction à l'attention de son frère demeurant à Marrakech.

La route pour rejoindre Marrakech lui semble interminable, le paysage désertique disparaît progressivement, remplacé par de nombreuses cultures verdoyantes. Enfin Marrakech, la capitale de l'empire, est en vue. Douls est confiant, il est méconnaissable, amaigri, le crâne rasé. Personne ne songerait à prendre ce nomade loqueteux pour un chrétien. Et pourtant, le frère du caïd le soupçonne et



le fait arrêter par les hommes du sultan. Une fois de plus, insouciant mais chanceux, il se lie d'amitié avec son geôlier, qui se trouve être un Luxembourgeois, ex-légionnaire enfui de Sidi-bel-Abbès, désormais au service du sultan. Il lui raconte son aventure et le geôlier prévient la délégation anglaise, qui entame immédiatement des démarches pour sa libération. Il rejoint le consulat de France à Mogador qui le fait embarquer sur-le-champ pour la France via Gibraltar.

Il publie de nombreux articles dans la presse et réalise plusieurs conférences sur son voyage, dont certaines à la Société de géographie de Paris où il rencontre Henri Duveyrier. En janvier 1888, il est admis comme membre de la Société de géographie, ce qui lui permet d'être appuyé dans ses projets, notamment par Duveyrier. Il souhaite rejoindre Tombouctou par le Maroc. Pour cela, il obtient une somme de la Société de géographie.

Pour parfaire son déguisement, Douls a

l'idée de se faire passer pour un pèlerin marocain, ce qui l'oblige à une connaissance de la topographie des lieux et des rituels des Lieux saints. Sans aller à La Mecque, il va à Tanger puis gagne Suez. Là, il se mêle aux pèlerins marocains et revient à Tanger.

Quelques semaines plus tard, Camille Douls quitte Tanger pour le Tafilalet sous le nom *d'El Hadj Abd el-Malek*. On ne le reverra jamais plus.

Ayant traversé le Tafilalet, il gagna le Touat où il fut reconnu comme Européen. Cependant, le chérif de Reggan le reçut et lui donna une lettre de recommandation pour la famille du célèbre *El Bakkay* de Tombouctou. Il avait pris comme guide deux Touaregs de l'Azaouad qui disaient pouvoir le conduire à Tombouctou. L'enquête, menée par les officiers des Affaires Indigènes, prouve qu'ayant dépassé Akbli située au sud-ouest d'Aoulef, Douls fut étranglé le 6 février 1889 durant une halte. Il était alors âgé de vingt-cinq ans. ■

Les animaux, aussi

Dessins Bruno Lamarche

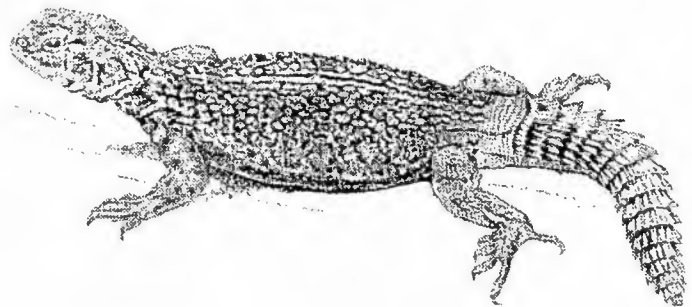
Texte Jeanine de la Hogue

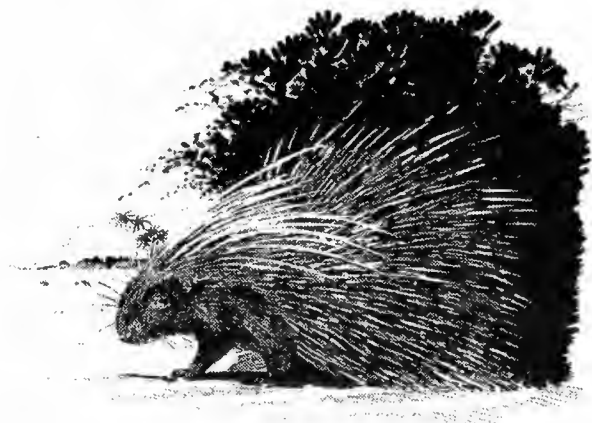
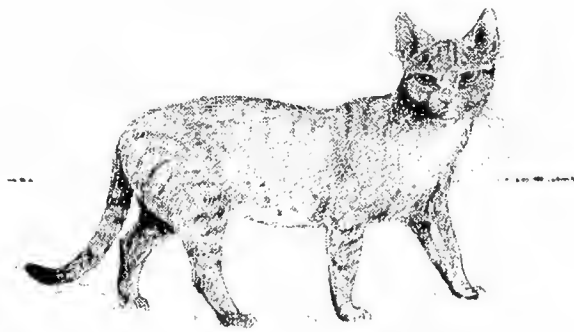
De tout temps, le désert a inspiré de superbes textes poétiques, des textes scientifiques et historiques, des romans. Peuple du désert, mystérieux à nos yeux occidentaux, explorateurs, aventuriers, les hommes ont toujours été présents dans l'écriture, le dessin, la photo. Nous avons souhaité, ici, faire une petite place à d'autres habitants du désert, peut-être moins célèbres mais tout aussi présents, les « bêtes du désert », comme les appelle Théodore Monod, le Saharien par excellence, l'homme qui marche sur le sable. Dans un de ses premiers écrits *Méharées, exploration au vrai Sahara*¹,

il parle sur un mode plaisant, des principales espèces rencontrées. Les dessins que nous vous donnons à voir dans ces pages, sont l'œuvre de Bruno Lamarche et sont tirés d'un très bel album² où nous voyons Théodore Monod dans ses dernières méharées.

¹. Éditions Je sers, Paris 1937

². *Sahara sur les traces de Théodore Monod*, Éditions VentsdeSable (52 \$)

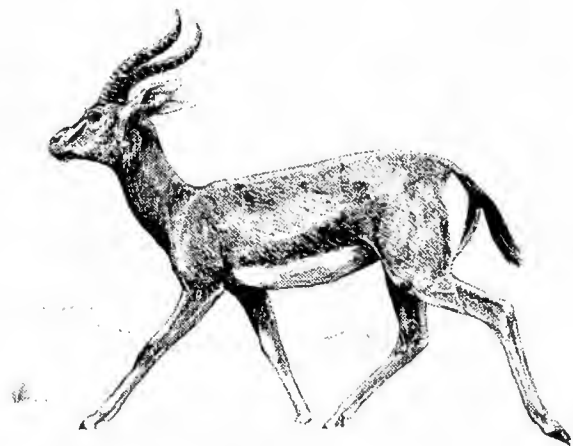




Il existe, bien entendu, d'autres animaux, au désert, que ceux que nous vous présentons ici et qui n'ont pu prendre place dans ce choix de dessins. Qui n'a jamais eu peur d'un scorpion ? *L'androctonus australis*, l'un des plus fréquents au Sahara, n'a pas très bonne

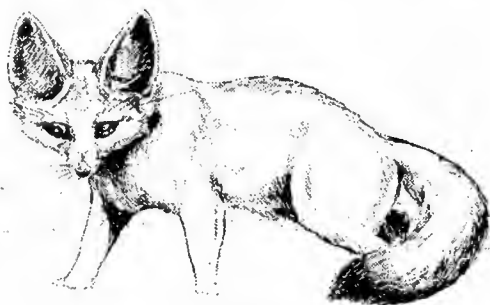
réputation, sa piqûre serait mortelle pour l'homme, opinion quelque peu controversée. Chez les reptiles, plus discrets, à côté des charmantes couleuvres, il existe les fameuses vipères à cornes. Il semblerait, là aussi, que leur réputation soit faite de plus de crainte





que de réalité. Théodore Monod nous l'affirme : « les vipères sahariennes ont, comme toutes les bêtes sauvages, plus peur de nous que nous d'elles... Pour être mordu, il faut un accident, marcher ou poser la main par mégarde sur le serpent, l'effrayer involontairement... Chaque soir, des dizaines de milliers d'hommes s'endorment au pied de touffes de *drinn*, abritant des dizaines de milliers de vipères ». Par contre, les gerbilles et autres gerboises ont quelques raisons de les redouter.

Nous n'aurions garde d'oublier le « vaisseau du désert » qui en est, en quelque sorte, l'emblème, le dromadaire que nous appelons chameau, il serait intéressant de



savoir pourquoi. Une seule bosse, formée essentiellement de graisse, le différencie du « vrai » chameau qui en a deux. Il est herbivore, ruminant, parfaitement adapté aux conditions de vie du Sahara. En outre, il est difficile d'envisager un paysage saharien sans cet animal d'aspect un peu antédiluvien.

D'autres animaux nous sont à peine plus familiers : l'âne, la mangouste, les petits lézards, le chien sloughi, seul animal toléré sous la tente du nomade,

certains oiseaux, visibles seulement aux points d'eau, le mouflon à manchettes ou à barbe, un fanatique du rocher, grimpeur de première force, le lièvre « ubiquiste sauf dans les *tanezroufts*, personnage important du folk-

lore zoologique saharien avec le chacal, le hérisson et l'hyène ».

Parmi les dessins de Bruno Lamarque, il y a des mammifères. Monod nous

dit : « les gazelles bien jolies et gracieuses malheureusement comestibles, ce qui les voue, de la part des porte-fusils sahariens, à une guerre d'extermina-

tion ». L'antilope Addax est aussi victime des fusils et se réfugie toujours plus à l'ouest pour fuir la menace.

Hyène, chacal, chat sauvage, gerboise, gerbille et tout le menu peuple des rongeurs font aussi partie du paysage.

Une mention particulière pour le fennec nous est donnée par

Théodore Monod :

« A peine l'a-t-on levé qu'il a déjà, de biais, à toute vitesse, grimpé le versant

croulant et raide de la dune et disparu derrière la crête. Personne n'a rien vu qu'une petite forme indistincte, couleur sable, lancée à fond de train, mais tout le monde sait qui c'est ». Sa rapidité est légendaire et on peut penser que ses grandes oreilles lui permettent d'entendre venir de loin ses futures proies et ses ennemis !

On trouve, au désert, une grande



variété de lézards, depuis le varan, véritable crocodile des sables (qui peut atteindre 1,50 m), le gecko, l'agame, le scinque, jusqu'au petit lézard familier qui laisse, sur le sable, de bien jolis

dessins. Ou, comme ici, l'*uromastix acanthinurus*, surnommé le fouette-queue, plat et lourd, végétarien malgré sa mâchoire redoutable et ses écailles épineuses.

Le hérisson et le porc-épic sont là

aussi, bien que moins répandus. Le chat des sables (*felis thinobia*) a la taille d'un chat domestique, la couleur du sable et une ouïe très fine. Il fait partie des espèces menacées. Enfin, il faut aussi parler des rapaces, le vautour, le charognard à l'allure inquiétante et dont la vue est fort perçante.

Tous ces animaux sont des miracles d'adaptation et de technique de survie par leur incroyable capacité à rester très longtemps sans boire. Certains possèdent une possibilité surprenante d'élever leur propre température corporelle, en fonction de la température extérieure, se mettant ainsi en condition de dépenser et non d'absorber de la chaleur. Ainsi la nature nous surprendra toujours, admirable leçon d'humilité pour nous les hommes. ■

Documentation : Théodore Monod, Bruno Lamarque

La magie du désert

Jean-Marie Le Clézio

Le désert est très présent dans l'œuvre de Le Clézio. Même en ville, c'est le désert que recherchent souvent ses personnages en quête d'absolu, d'espace infini où tout devient possible. C'est un lieu où rien n'arrête la vue, le ciel est immense, l'horizon n'est plus un repère et cet espace sans limite développe l'espace intime :

on fait connaissance avec soi-même s'il n'y a rien. Le désert est hors du temps, c'est pourquoi les nomades sont libres, il ne leur reste que le fait d'exister.

Désert est, à mon sens, son plus beau livre, je dis bien « livre » et non roman parce qu'il n'appartient à aucun genre. Il est construit sur deux thèmes, en contre-point, rythmé par l'alternance de deux parties très visibles. La première est une épopée presque intemporelle, même si elle se situe vers 1910.

C'est la longue marche des hommes

bleus « insoumis » que leur chef El Hiba Ma El Aïnine conduit vers un ailleurs, à travers le désert. La seconde, c'est l'histoire de Lalla, une jeune émigrée qui descend de ces nomades, elle va rencontrer à ses dépens la civilisation.

Ce récit, mis en page normalement, peut à la rigueur se classer dans le genre du roman.

Mais c'est la prose opposée à la poésie, car le souffle qui emporte la longue marche des hommes bleus nous transporte vers le cosmique : ambivalence du désert, la liberté y côtoie la mort, mais c'est aussi le seuil du possible, d'un monde où un vieux guerrier aveugle recouvre la vue parce qu'il a foi en Ma El Aïnine, l'eau des yeux, le roi guérisseur. C'est cette histoire qui tient de la parabole que nous avons choisie pour illustrer la magie du désert.

Marie-Claire Micouleau

Saguiet el Hamra, hiver 1909-1910

Ils sont apparus, comme dans un rêve, au sommet de la dune, à demi cachés par la brume de sable que leurs pieds soulevaient. Lentement, ils sont descendus dans la vallée, en suivant la piste presque invisible. En tête de la caravane, il y avait les hommes, enveloppés dans leurs manteaux de laine, leurs visages masqués par le voile bleu. Avec eux marchaient deux ou trois dromadaires, puis les chèvres et les moutons, harcelés par les jeunes garçons. Les femmes fermaient la marche. C'étaient des silhouettes alourdis, encombrées par les lourds manteaux, et la peau de leurs bras et de leurs fronts semblait encore plus sombre dans les voiles d'indigo.

Ils marchaient sans bruit dans le sable, lentement, sans regarder où ils allaient. Le vent soufflait continûment. Le vent du désert, chaud le jour, froid la nuit. Le sable fuyait autour d'eux, entre les pattes des chameaux, fouettait le visage des femmes qui rabattaient la toile bleue sur leurs yeux. Les jeunes enfants couraient, les bébés pleuraient, enroulés dans la toile bleue sur le dos de leur mère.

Ils continuaient à descendre lentement la pente vers le fond de la vallée, en zigzaguant quand le sable s'éboulait sous leurs pieds. Les hommes choisissaient, sans regarder, l'endroit où leurs pieds allaient se poser. C'était comme s'ils cheminaient sur des traces invisibles qui les conduisaient vers l'autre bout de la solitude, vers la nuit. Un seul d'entre eux portait un fusil, une carabine à pierre, au

long canon de bronze noirci. Il la portait sur sa poitrine, serrée entre ses deux bras, le canon dirigé vers le haut comme la hampe d'un drapeau. Derrière le troupeau exténué, Nour, le fils de l'homme au fusil, marchait devant sa mère et ses sœurs. Son visage était sombre, noirci par le soleil, mais ses yeux brillaient, et la lumière de son regard était presque surnaturelle.

Ils étaient partis depuis des semaines, des mois, allant d'un puits à un autre, traversant les torrents desséchés qui se perdaient dans le sable, franchissant les collines de pierres, les plateaux. Le troupeau mangeait les herbes maigres, les charbons, les feuilles d'euphorbe qu'il partageait avec les hommes. Le soir, quand le soleil était près de l'horizon et que l'ombre des buissons s'allongeait démesurément, les hommes et les bêtes cessaient de marcher. Les hommes déchargeaient les chameaux, construisaient la grande tente de laine brune, debout sur son unique poteau en bois de cèdre. Les femmes allumaient le feu, préparaient la bouillie de mil, le lait caillé, le beurre, les dattes. La nuit venait très vite, le ciel immense et froid s'ouvrait au-dessus de la terre éteinte. Alors les étoiles naissaient, les milliers d'étoiles arrêtées dans l'espace.

Nour parcourait le campement, se faufilant entre les tentes. Il était étonné de voir tant de monde et, en même temps, il sentait une sorte d'angoisse, parce qu'il pensait, sans bien comprendre pourquoi, que beaucoup de ces hommes, de ces femmes et de ces enfants allaient bientôt mourir.

Sans cesse il rencontrait de nouveaux voyageurs, qui marchaient lentement le long des allées, entre les tentes. Certains d'entre eux venaient du plus au sud, noirs comme des Soudanais, et parlant une langue que Nour ne connaissait pas. Les hommes étaient masqués pour la plupart, enveloppés dans des manteaux de laine et dans des linges bleus, les pieds chaussés de sandales de cuir de chèvre. Ils portaient de longs fusils à pierre au canon de bronze, des lances, des poignards. Nour s'écartait pour les laisser passer, et il les regardait marcher vers la porte de Smara.

Arrivait un groupe d'hommes du désert de Chinguetti. Leurs grands manteaux bleu-ciel étaient en lambeaux. Ils avaient bandé leurs jambes et leurs pieds avec des chiffons tachés de sang.

L'un d'eux était aveugle, et tenait aux autres par un pan de manteau, titubant sur les pierres du chemin, butant contre les racines des mauvais buissons. Quand il est passé près de Nour et qu'il a entendu la voix du jeune garçon qui les saluait, il a lâché le manteau de son camarade et il s'est arrêté :

« Est-ce que nous sommes arrivés ? a-t-il demandé.

Les autres ont continué leur route, sans même se retourner. Le guerrier du désert avait un visage encore jeune, mais épuisé par la fatigue, et un morceau d'étoffe sale barrait ses yeux brûlés.

Nour lui a donné à boire un peu de son eau, il a remis sa charge sur ses épaules, et il a placé la main du guerrier sur son manteau :

« Viens, c'est moi qui te guiderai maintenant. »

Ils ont recommencé à marcher sur la piste, au-devant du grand nuage de poussière rouge, vers le bout de la vallée.

Le soir même, la caravane atteignit le puits profond, celui qu'on appelait Aïn Rhatra, non loin de Torkoz, au pied des montagnes. Comme chaque soir, Nour alla chercher l'eau pour le guerrier aveugle, et ils firent leurs ablutions et leur prière. Puis Nour s'installa pour la nuit, non loin des guerriers du cheikh.

Ma el Aïnine ne dressait pas sa tente. Il dormait dehors, comme les hommes du désert, simplement enveloppé de son manteau blanc, accroupi sur son tapis de selle. La nuit tombait vite, parce que les hautes montagnes étaient proches.

Le froid faisait frissonner les hommes. A côté de Nour, le guerrier aveugle ne chantait plus. Peut-être qu'il n'osait pas à cause de la présence du cheikh, ou bien il était trop fatigué pour parler.

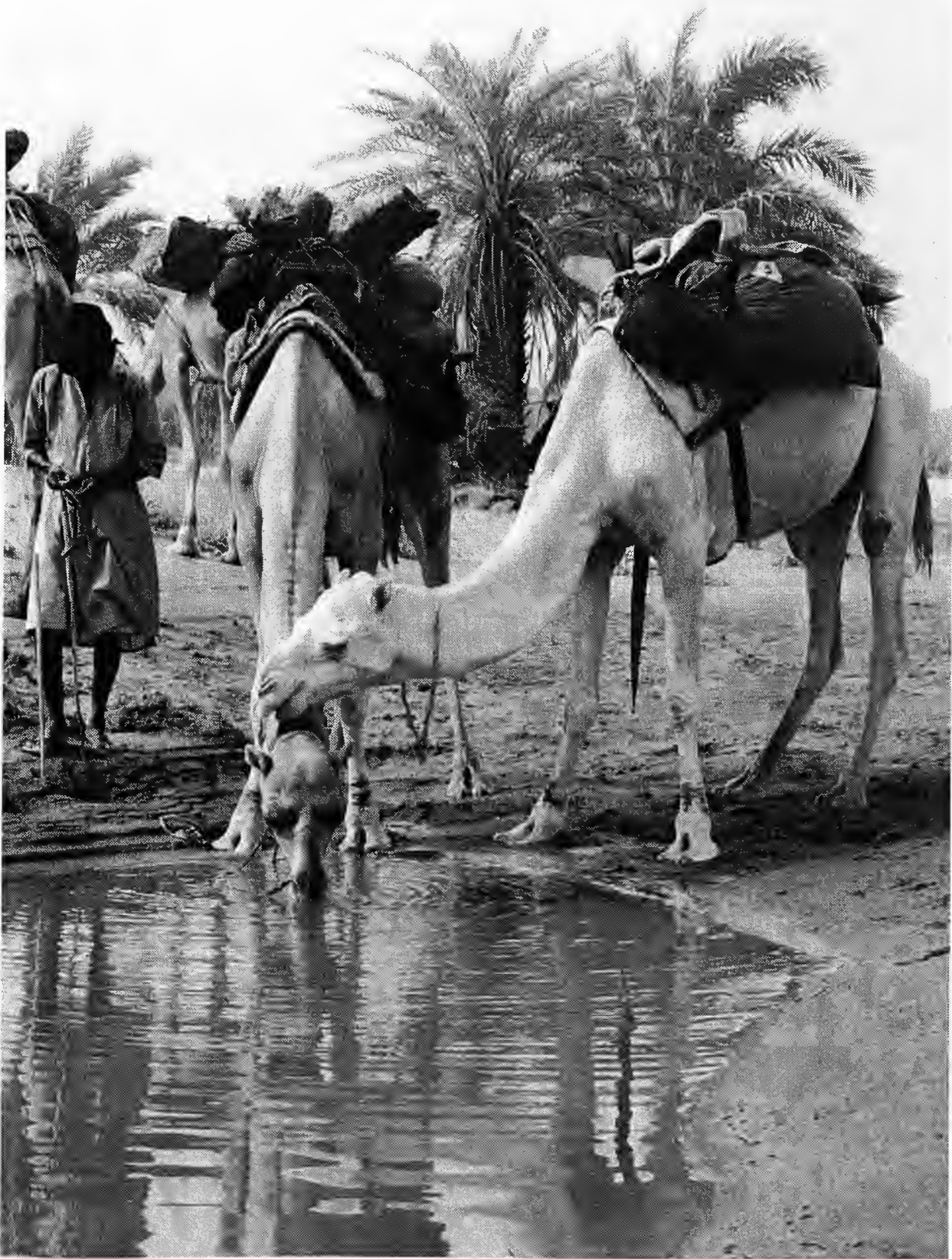
Plus tard, dans la nuit, Nour se réveilla en sursaut. Il vit le guerrier aveugle qui était penché vers lui. La clarté des étoiles faisait luire vaguement son visage plein de souffrance. Comme Nour se reculait, presque effrayé, l'homme dit à voix basse :

« Est-ce qu'il va me rendre la vue ? Est-ce que je pourrai voir à nouveau ? »

« Je ne sais pas », dit Nour.

Le guerrier aveugle gémit et retomba sur le sol, la tête dans la poussière.

Enfin, le troisième jour, les fils de Ma el Aïnine sont revenus. A côté d'eux, monté sur un cheval, il y avait un homme



Jean-Marc Durou

de haute stature, vêtu comme les guerriers du Nord, et son nom a couru sur toutes les lèvres : Moulay Hiba, celui qu'on appelle Moulay Dehiba, la Parcelle d'Or, Moulay Sebaa, le Lion.

Quand le guerrier aveugle a entendu son nom, il s'est mis à trembler, et des larmes coulaient de ses yeux brûlés.

Il a couru droit devant lui, les bras écartés, en poussant un long cri, une sorte de gémissement aigu qui déchirait les oreilles.

Nour a essayé de le rattraper, mais l'aveugle courait de toutes ses forces, en butant sur les pierres, en titubant sur le sol poussiéreux. Les gens du désert s'écartaient devant lui, et quelques-uns même avaient peur et détournaient le regard, parce qu'ils pensaient que l'aveugle était possédé du démon.

Le guerrier aveugle semblait dévoré par une joie et une souffrance surhumaines. Plusieurs fois, il est tombé sur le sol, en butant sur une racine, ou sur une pierre, mais chaque fois il s'est relevé et il a continué à courir vers l'endroit où se trouvaient Ma el Aïnine et Moulay Hiba, sans les voir. Enfin, Nour l'a rejoint, l'a pris par le bras, mais l'homme continuait à courir en criant, entraînant Nour avec lui. Il allait droit devant lui, comme s'il voyait Ma el Aïnine, il avançait vers eux sans se tromper. Alors les guerriers du cheikh ont eu peur, ils ont empoigné leurs fusils pour empêcher l'aveugle d'avancer.



Jean-Marc Durou

Mais le cheikh a dit simplement :

« Laissez-les venir ».

Puis il est descendu de son chameau et il s'est approché du guerrier aveugle.

« Que veux-tu ? »

Le guerrier aveugle s'est jeté sur le sol, les bras tendus en avant, et les sanglots secouaient son corps, l'étouffaient. Seul, le long gémissement aigu continuait à s'échapper de sa gorge, devenu faible et haletant comme une plainte. Alors c'est Nour qui a parlé :

« Donne-lui la vue, grand roi », a-t-il dit.

Ma el Aïnine a regardé un long moment l'homme allongé par terre, son corps secoué par les sanglots, ses habits en haillons, ses pieds et ses mains ensanglantés par le chemin. Sans rien dire, il s'est agenouillé à côté de l'aveugle, il a posé la main sur sa nuque.

Lentement, le guerrier aveugle s'est redressé, son visage est apparu à la lumière, maculé par le sable et l'eau des larmes. Avec un coin de son haïk bleu ciel, Ma el Aïnine a essuyé le visage de l'homme. Puis il a passé la main sur son

front, sur ses paupières brûlées, comme s'il voulait effacer quelque chose. Le bout de ses doigts mouillé de salive, il a frotté les paupières de l'aveugle, et il a soufflé doucement sur son visage, sans prononcer une parole. Le silence a duré si longtemps que Nour ne se souvenait plus de ce qu'il y avait eu avant, de ce qu'il avait dit. A genoux dans le sable à côté du cheikh, il regardait seulement le visage du guerrier aveugle où une lumière nouvelle semblait grandir. L'homme ne gémissait plus. Il restait immobile devant le cheikh, les bras un peu écartés, ses yeux blessés très grands ouverts, comme s'il s'enivrait lentement du regard du cheikh.

Très doucement, Nour a pris le guerrier par le bras, il l'a fait lever à son tour. L'homme s'est mis à marcher, appuyé sur l'épaule du jeune garçon, et la lumière du couchant brillait sur son visage comme une poussière d'or. Il ne parlait pas. Il avançait très lentement, comme un homme qui a traversé une longue maladie, en posant ses pieds bien à plat sur le sol caillouteux.

Il avançait en titubant un peu, mais ses bras n'étaient plus écartés, et il n'y avait plus de souffrance dans son corps. Les gens du désert restaient immobiles et silencieux, en le regardant marcher vers l'autre bout de la plaine. Il n'y avait plus de souffrance et, maintenant, son visage était calme et doux, et son regard était plein de la lumière dorée du soleil qui touchait l'horizon. Et sur l'épaule de Nour, sa main était devenue légère, comme celle d'un homme qui sait où il va. ■

« Être doué de sens exceptionnellement aiguisés, avec la patience d'analyser à fond leurs messages et le don de les traduire en mots, telle est la chance de Clézio »

Jean Onimus

Né à Nice en 1940, Jean-Marie-Gustave Le Clézio passe les cinq premières années de sa vie à Saint-Martin-Vésubie, un village accroché au flanc des montagnes qui surplombent la vallée de La Vésubie, dans les Alpes-Maritimes. L'action de *Étoile Errante*, roman publié bien plus tard, en 1992, se déroule en partie dans ce village où se réfugiaient pendant la guerre les Juifs pourchassés.

Très vite, le jeune garçon se passionne pour l'écriture et dès l'âge de treize ans, il a composé *Voyage à Rodriguès*, la fameuse Île au trésor de son grand-père.

Vers les années 75-78, on perçoit l'aboutissement d'une maturation qui l'amène à une production renouvelée *Mondo* et *L'Inconnu sur la terre* (1978). Il confirme son succès de librairie avec *Désert*, un roman somptueux qui l'installe dans la célébrité (1980). Il va désormais s'attaquer aux grandes injustices, à la guerre, au monde industriel et à tous les systèmes qui gauchissent notre univers.

BIBLIOGRAPHIE SOMMAIRE

- 1963 *Le Procès-Verbal* Prix Renaudot (Gallimard)
- 1967 *L'extase matérielle — Terra Amata* (Gallimard)
- 1978 *Mondo et autres histoires*
- 1980 *Désert* (Gallimard)
- 1985 *Le Chercheur d'Or* (Gallimard)
- 1991 *Onitsha Sirandaires* (avec Jémia Le Clézio)
- 1992 *Étoile Errante* (Gallimard)
- 1995 *La Quarantaine* (Gallimard)
- 1998 *Gens de nuages* (avec Jémia) Stock
- 1999 *Hasard suivi de Angoli Mala* (Gallimard)

Brouty

Dessins et croquis

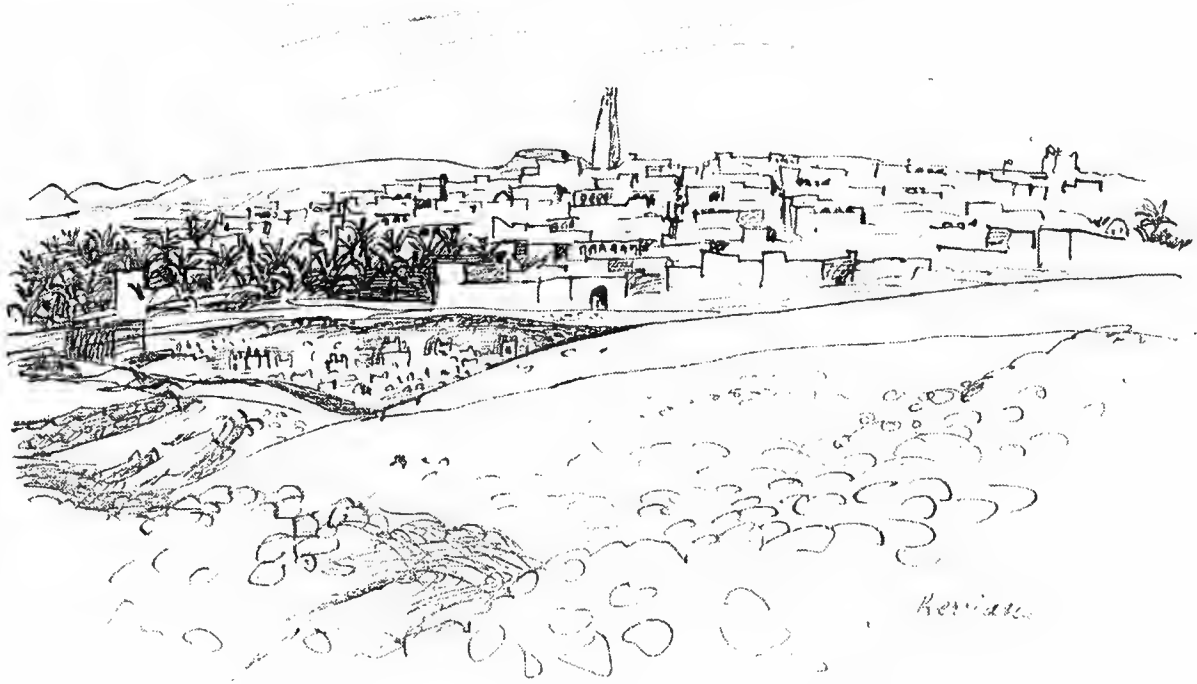


Le Jardin des Arts est consacré aujourd'hui à un merveilleux artiste qui a su, dans ses dessins et ses croquis, rendre en quelques coups de crayon, l'esprit même du Sahara.

En quarante ans de carrière de journaliste-reporter-dessinateur, Charles Brouty parcourt le Sahara. Des derricks de Hassi Messaoud ou d'Edjeleh, aux rives du Niger et du Sénégal, il décrit, peint et dessine. Des semaines entières, de campement en campement, au pas feutré et rêveur d'un chameau, accroché au siège sans égard d'une jeep, mêlé aux colis d'un avion-cargo, serré entre conducteur et la tôle surchauffée d'une cabine de camion, il épie le bled. Il est touché par la grâce de l'authentique Saharien que tout enthousiasme et qui ne saurait être rebuté. Il sait que la nuit glacée peut succéder à la fournaise d'une journée de soleil sans abri, il sait que d'impitoyables rafales de vent lui disputeront son carnet de croquis, il sait aussi que la piste peut l'égarer, mais son esprit reste attaché au spectacle qui s'offre à ses yeux, aux roches, aux plantes, aux bêtes, aux hommes qui l'emplissent. Il s'est donné pour mission de conter le Sahara aux sédentaires, aux non initiés, à ceux qui l'ignorent ou en rêvent. En même temps, à ceux qui le



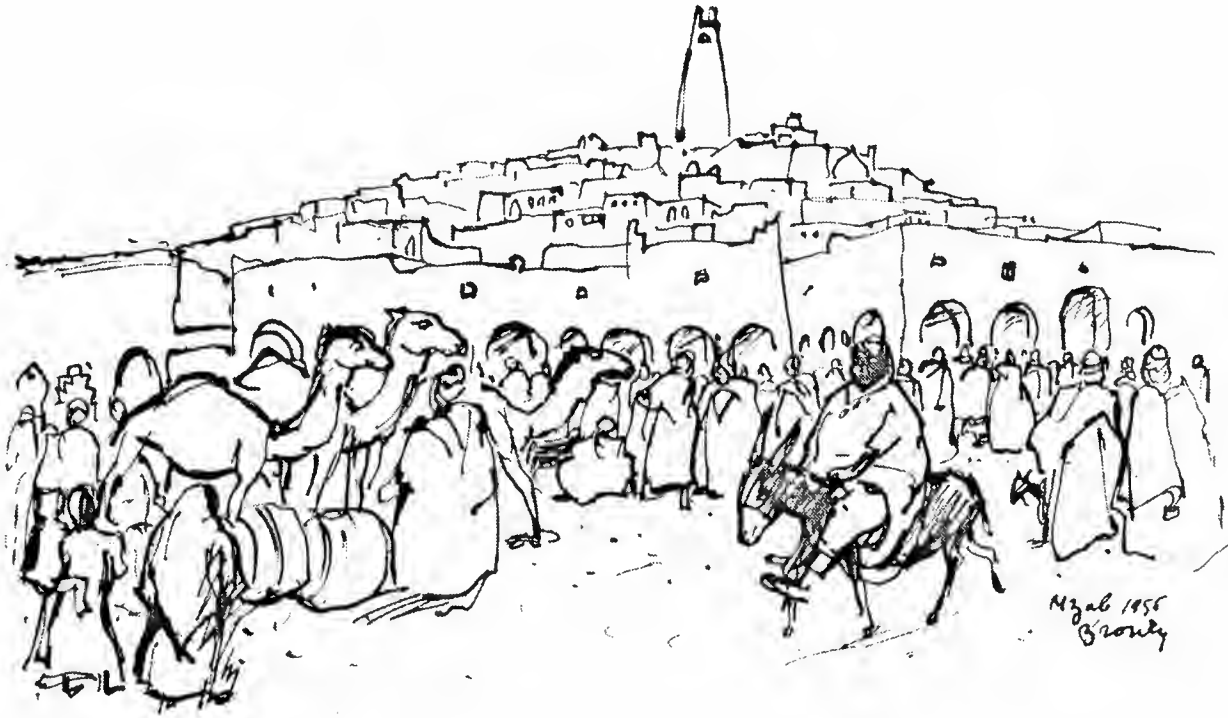
Chaque ville s'étage sur une butte rocheuse, dominée par le minaret très particulier de la mosquée principale.



connaissent, l'aiment et le regrettent, il apporte des souvenirs inappréciables. Il enrichit leur mémoire et complète la vision qu'ils ont gardée d'une existence qui les a enthousiasmés et souvent harassés.

Le M'zab lui apporte à la fois la beauté des villes et des oasis – ici Ouargla et Bériane et la variété des personnages, depuis les Ouled-Naïl, ces danseuses qui gagnent leur dot puis rentrent chez elles se marier, jusqu'aux commerçants sur leurs petits ânes et surtout les enfants qu'il a tant aimé dessiner. Il notait aussi ce qu'il voyait en un style tantôt précis et rapide, tantôt en laissant percer son amour de cette région.





Ghardaïa a débordé de ses remparts et drainé toutes les ressources d'alentour. Un vaste marché, bordé d'arcades abritant de multiples commerces, s'est créé au pied même de la ville, il s'y effectue d'incessants échanges entre grands nomades et sédentaires, dans des tourbillons de poussière et de mouches, sous les clameurs des bêtes épuisées de coups et d'opiniâtres marchandages.

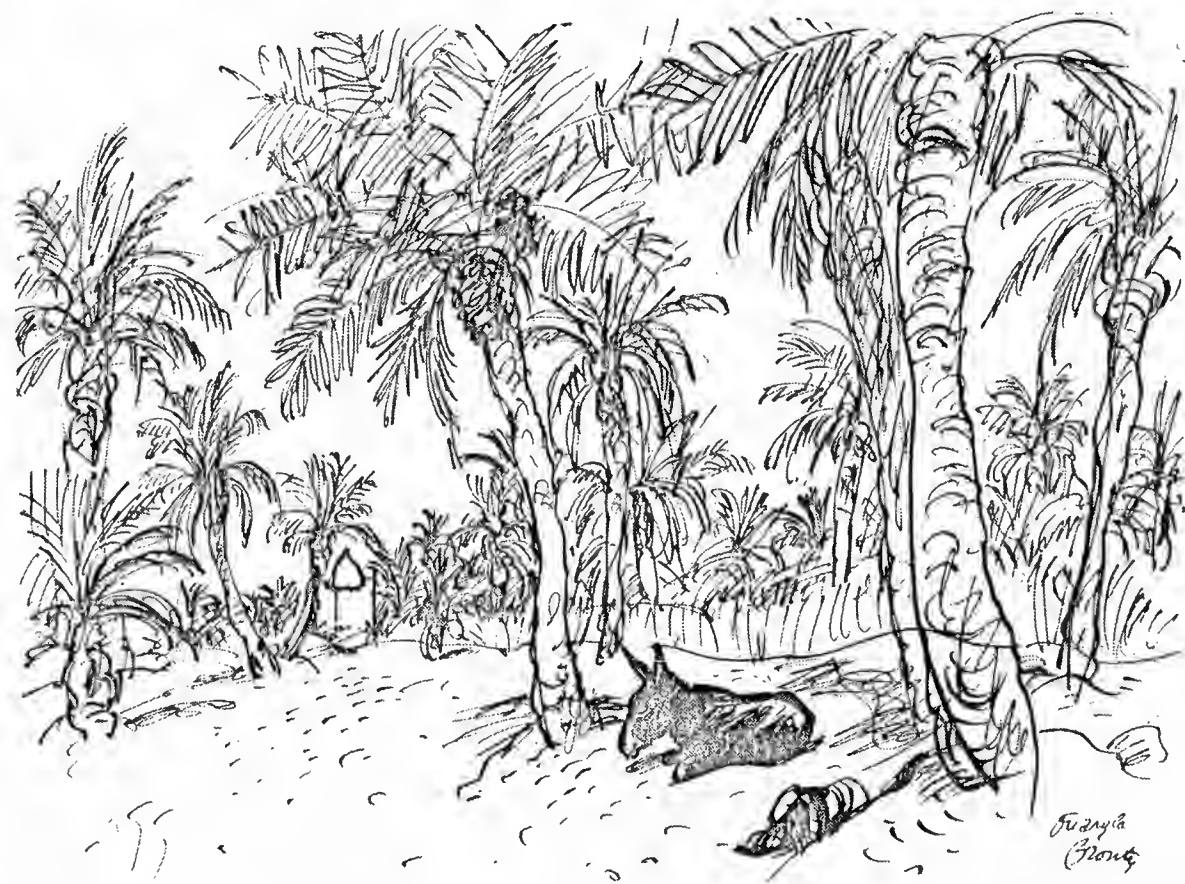




A l'entrée des souks, ils sont deux à souffler dans leur flûte de roseau les quelques notes d'un air nostalgique qui emplit la place d'un bourdonnement continu.

Au crépuscule, l'homme monté à califourchon sur la bête chargée de brassées d'herbe, s'en retournera au village. Du minaret de la petite mosquée, le muezzin appellera les fidèles à la prière du soir et après l'ultime partie de dominos au café maure, les bruits de la vie s'éteindront et le silence de la nuit s'appesantira sur l'oasis.







C'est dans la merveilleuse apothéose d'une fin d'après-midi que nous prenons notre premier contact avec l'envoûtante Djanet dont les merveilleux jardins fleuris s'étirent paresseusement à l'ombre des hautes falaises que coupent les grands vents du désert.

Dans l'ombre légère de la palmeraie voisine, où chante l'eau des seguias courant entre les palmiers, de petits ânes rêvent tandis que leur maître s'affaire à l'irrigation de quelque maigre plate-bande d'orge ou de carottes.





Pas un chant d'oiseau, pas un cri d'insecte. Quel beau silence ! tout dort d'un lourd sommeil... Quel soulagement, quelle joie toute physique, cette arrivée à l'ombre où la bise est un peu fraîche, où nos yeux douloureux se reposent sur le vert profond des beaux palmiers, sur les grenadiers aux fleurs de sang et sur les lauriers-roses en touffes...

Isabelle Eberhardt





Sois-nous propice ô palmier, ô frère
d'Adam

Tu nous donnes les dattes dont nous
ne comptons plus les espèces,

Tu nous donnes le tronc pour soutenir
nos maisons,

Tes palmes assemblées sont pour nous des
lits moelleux,

Tes poils font des cordes plus solides

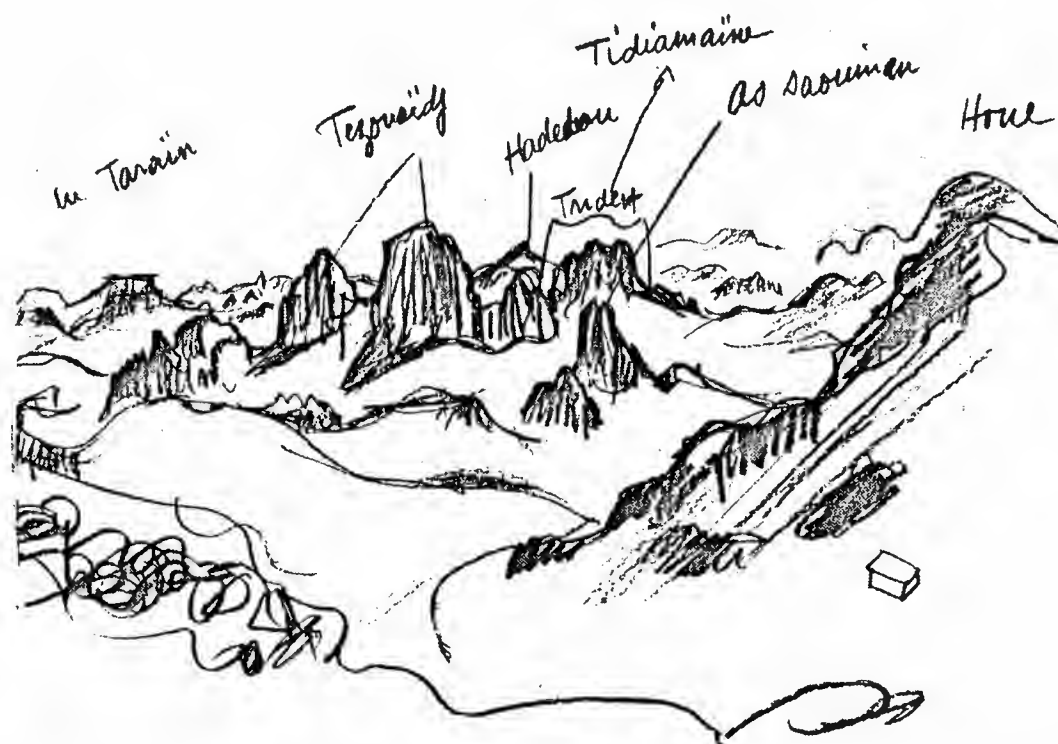
que celle faite avec la laine des chameaux

Ton cœur est comme un pain qui rassasie,

Ton sang est comme un lait qui nous
rafraîchit au printemps.

(Poème arabe)





Les massifs de basalte, témoins des anciennes éruptions volcaniques donnent au pays un aspect fantastique et, à côté de ces géants de pierre, l'homme semble bien petit. Apreté du Hoggar, centre du soulèvement sismique qui a atteint le Sahara, charnière, pivot autour duquel le terrain s'est plissé comme un accordéon. Multitudes de systèmes éruptifs qui ont couvert la région de coulées de laves et de scories innombrables et de hachures dues aux secousses, 600 m d'altitude et jusqu'à plus de 3000 mètres. Les eaux ont profondément entaillé les roches.

Il est impossible d'imaginer le chaos fantastique qu'est la Koudia. Spectacle magnifique au décor oppressant.



Chacun des grains de cette pierre, chaque éclat minéral de cette montagne pleine de nuit à lui seul forme un monde. La lutte elle-même vers les sommets suffit à remplir un cœur d'homme. Il faut imaginer Sisyphe heureux.

Albert Camus



C'est la gaïla, l'heure où les chameliers de ma petite caravane s'arrêtent pour faire le thé. Autour de la guelta voisine où les chameaux s'abreuvent, poussent quelques lauriers roses dont les fleurs font chanter la couleur chaude du sable. Après la sieste, nous repartirons. Nous marcherons jusqu'à l'heure de la prière. Puis, ce sera la halte du soir. Après s'être restauré d'une cheurba, de quelques dattes, et après avoir bu quelques verres de thé vert, chacun s'endormira, enroulé dans son dokhali, à bandes multicolores, sous un grand ciel constellé d'étoiles...

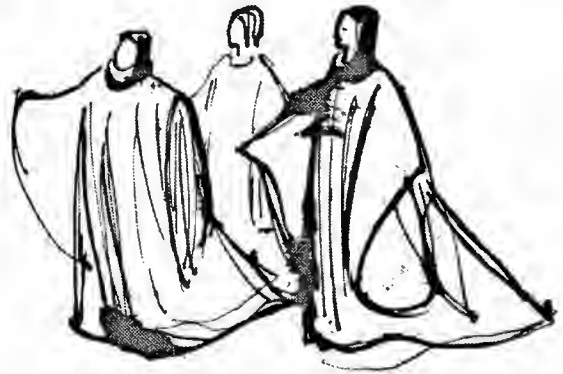
Demain ce sera le départ vers l'aventure, à la recherche de cette piste oubliée dont Frison-Roche a tiré le sujet d'un passionnant roman sur le Sahara.





Une ombre noire, immense et maigre. Deux yeux allongés par le fard obscur, véritables yeux de gazelle, barrent d'un trait clair la tête entièrement voilée de noir. L'homme n'est qu'un regard mais un regard inoubliable. Barres sur le ventre plat, ses longues mains, ennemies des travaux rudes, drapent, dans un geste de femme pudique, les pans de ses voiles indigo. Nulle exagération, aucun cabotinage dans cette apparition où tout n'est qu'immobilité, simplicité, noblesse réelle.

Emmanuel Grevin – Voyage au Hoggar





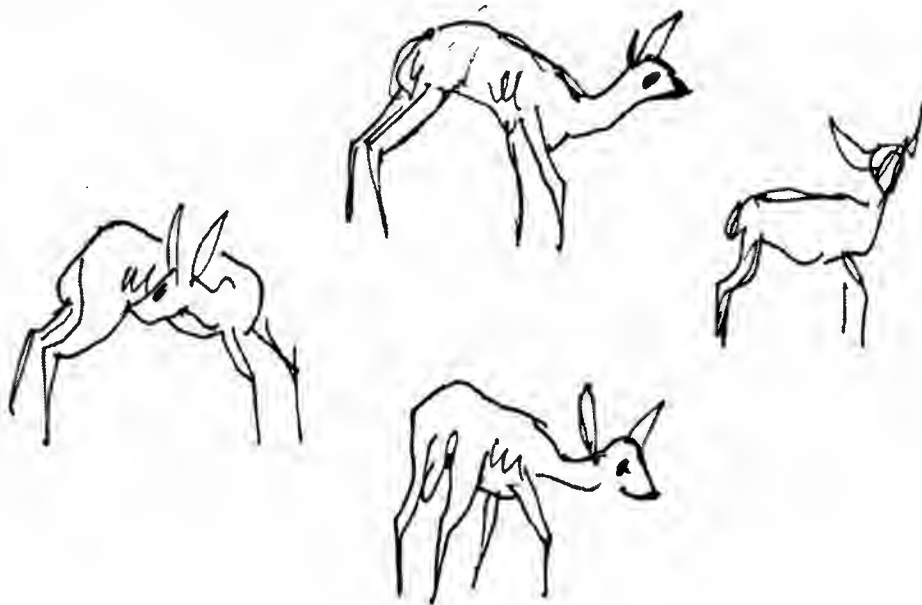
A cette heure, les femmes sont assises près du feu,
Elles pressent leur cœur de leurs mains
Car nous ne sommes pas encore de retour
Bientôt nous serons là,
N'en doutez point,
Jouez de l'imzad et attendez-nous.
(Chant du Ténééré)





Tarkis

Tinirt a un petit garçon. Elle a bien voulu poser pour un tarif convenu : un petit verre de fleurs de thé vert, une pincée de chemâa, une petite glace et quelques morceaux de sucre. Et c'est ainsi que grâce au système du troc, très en honneur chez les touareg du Hoggar, j'ai pu travailler en toute tranquillité et rapporter dans mes cartons d'innombrables croquis où j'ai essayé de donner un aperçu de la vie dans les campements de la kouddia.



Les dunes qui parlent

Guy de Maupassant

Charles Brouty

Les Chemins de Mémoire, dans un numéro où le sable du désert est si présent, nous entraînent dans une aventure où l'imaginaire tient une grande place. La première histoire, nous l'empruntons à Maupassant. Elle est racontée au cours d'une soirée, à bord d'un bateau, par un officier qui, nous dit-il, l'a vécue au Sahara. Histoire étrange que Maupassant intitule La Peur.

On remonta sur le pont après dîner. Devant nous, la Méditerranée n'avait pas un frisson sur toute sa surface, qu'une grande lune calme moirait. Le vaste bateau glissait, jetant sur le ciel, qui semblait ensemencé d'étoiles, un gros serpent de fumée noire; et derrière nous, l'eau toute blanche, agitée par le passage rapide du lourd bâtiment, battue par l'hélice, moussait, semblait se tordre, remuait tant de clartés qu'on eût dit de la lumière de lune bouillonnant.

Nous étions là, six ou huit, silencieux, admirant, l'œil tourné vers l'Afrique lointaine où nous allions.

Alors un grand homme à figure brûlée,

à l'aspect grave, un de ces hommes qu'on sent avoir traversé de longs pays inconnus, au milieu de dangers incessants, et dont l'œil tranquille semble garder, dans sa profondeur, quelque chose des paysages étranges qu'il a vus; un de ces hommes qu'on devine trempés dans le courage, parla pour la première fois.

« La vraie peur, c'est quelque chose comme une réminiscence des terreurs fantastiques d'autrefois. Un homme qui croit aux revenants, et qui s' imagine apercevoir un spectre dans la nuit, doit éprouver la peur en toute son épouvantable horreur. Eh bien! Voici ce qui m'est arrivé sur cette terre d'Afrique: Je traversais les

grandes dunes au sud de Ouargla. C'est là un des plus étranges pays du monde. Vous connaissez le sable uni, le sable droit des interminables plages de l'Océan. Eh bien ! Figurez-vous l'Océan lui-même devenu sable au milieu d'un ouragan ; imaginez une tempête silencieuse de vagues immobiles en poussière jaune. Elles sont hautes comme des montagnes, ces vagues inégales, différentes, soulevées tout à fait comme des flots déchaînés, mais plus grandes encore, et striées comme de la moire. Sur cette mer furieuse, muette et sans mouvement, le dévorant soleil du sud verse sa flamme implacable et directe. Il faut gravir ces lames de cendre d'or, redescendre, gravir encore, gravir sans cesse, sans repos et sans ombre. Les chevaux râlent, enfoncent jusqu'aux genoux, et glissent en dévalant l'autre versant des surprenantes collines.

Nous étions deux amis suivis de huit spahis et de quatre chameaux avec leurs chameliers. Nous ne parlions plus, accablés de chaleur, de fatigue, et desséchés de soif comme ce désert ardent. Soudain, un de nos hommes poussa une sorte de cri ; tous s'arrêtèrent ; et nous demeurâmes immobiles, surpris par un inexplicable phénomène connu des voyageurs en ces contrées perdues.

Quelque part, près de nous, dans une direction indéterminée, un tambour battait, le mystérieux tambour des dunes ; il battait distinctement, tantôt plus vibrant, tantôt affaibli, arrêtant, puis reprenant son roulement fantastique.

Les Arabes, épouvantés, se regardaient ;

et l'un dit, en sa langue : La mort est sur nous. Et voilà que tout à coup mon compagnon, mon ami, presque mon frère, tomba de cheval, la tête en avant, foudroyé par une insolation.

Et pendant deux heures, pendant que j'essayais en vain de le sauver, toujours ce tambour insaisissable m'emplissait l'oreille de son bruit monotone, intermittent et incompréhensible ; et je sentais se glisser dans mes os la peur, la vraie peur, la hideuse peur, en face de ce cadavre aimé, dans ce trou incendié par le soleil entre quatre monts de sable, tandis que l'écho inconnu nous jetait, fort loin de tout village français, le battement rapide du tambour ».

Le commandant interrompit le conteur :

« Pardon, Monsieur, mais ce tambour ? Qu'était-ce ? »

Le voyageur répondit :

« Je n'en sais rien. Personne ne sait. Les officiers, surpris souvent par ce bruit singulier, l'attribuent généralement à l'écho grossi, multiplié, démesurément enflé par les vallonnements des dunes, d'une grêle de grains de sable emportés dans le vent et heurtant une touffe d'herbes sèches ; car on a toujours remarqué que le phénomène se produit dans le voisinage de petites plantes, brûlées par le soleil, et dures comme du parchemin. »

Ce tambour ne serait donc qu'une sorte de mirage du son. Voilà tout. Mais je n'appris cela que plus tard.

Ce jour-là, je compris ce que c'était que d'avoir peur.



La seconde histoire est racontée par Charles Brouty et s'il n'est pas question du « tambour des sables », le phénomène souvent évoqué par les voyageurs sahariens, l'anecdote peut paraître, pour un esprit assez peu préparé au surnaturel, fort surprenante, bien que moins tragique que celle de Maupassant...

Lorsque j'installai mon campement en avril 1959 au pied de la Garat Djenoun, la montagne des génies, pour y exécuter toute une série de croquis destinés à illustrer un ouvrage de Frison-Roche, la lecture du manuscrit ne me rassura guère. Il relatait les péripéties de l'ascension de cette montagne dont le nom seul remplit d'effroi les Touareg. Or, en ce lieu solitaire, le matin du troisième jour il m'arrive une drôle d'aventure. Demeuré seul au camp, je dessinais lorsque mon attention est attirée par une série de petits coups répétés, rappelant étrangement un message en morse. Ces bruits insolites s'arrêtent lorsque je me lève, pour recommencer aussitôt que je reprends mon travail. N'est-ce point là une manifestation des génies de la montagne? L'ordre impé-

ratif de décamper au plus vite? Intrigué, je me lève et j'appelle. Mais les hommes du campement, partis à la recherche d'une gazelle sont loin. La solitude aidant et les signaux reprenant de plus belle, je me décide, effrayé, à quitter le camp lorsque, passant près des jerricanes en métal, entreposés devant la tente, des oiseaux de l'espèce des guêpiers prennent leur vol et les bruits cessent aussitôt. Eloigné de quelques mètres, je me retourne. Déjà les guêpiers, revenus à la charge, frappent, à coups redoublés de leurs gros becs pointus, les flancs des jerricanes pour y piquer les mouches qui s'y prélassent au soleil.

Et c'est toute l'explication du mystère. Cependant, tu ne m'enlèveras pas de l'esprit, mon vieux Frison, toi qui comme moi, as écouté dans la nuit saharienne, autour des feux de camp où bouillait l'eau du thé, les étranges histoires racontées par les « chibanis », que ces guêpiers étaient les émissaires ailés du mouflon aux yeux d'or, roi de la montagne, que tu rencontrais un jour...* ■

**Voir dans Mémoire Plurielle n° 23 le récit que fait Roger Frison-Roche d'une ascension de la Garat Djenoun.*

Repères bibliographiques

Jeanine de la Hogue

L'œuvre agricole française en Algérie, 1830-1962

Editions Jacques Gandini
2^e édition - 20 € + 4 € de port. Commandes à adresser : AAEEAA, 13 rue Clément V, 84130 Le Pontet
Paris 2002

Cet important ouvrage est l'œuvre de l'Amicale des anciens élèves des écoles d'agriculture d'Algérie. C'est le résultat d'un travail collectif qui, comme le dit bien l'avertissement, est « le reflet fidèle de l'expérience vécue, au fil des années, chacun dans son secteur, par des hommes de tous horizons politiques, de toutes confessions religieuses ou de philosophies différentes. En techniciens, soucieux du détail, ils ont voulu faire connaître et partager au lecteur ce que fut le combat quotidien, mené dès l'origine et dans tous les domaines, pour tenter d'apprivoiser une nature hostile, et accroître les rendements d'une terre ingrate ».

La préface de Marcel Barbut,

Inspecteur Général, responsable de l'Enseignement supérieur et des Services de recherches et d'expérimentation agronomiques, souligne « l'importance du travail accompli... la somme des informations que contient l'ouvrage sur ce que fut l'œuvre française en Algérie, dans le domaine de l'agronomie, durant les 132 ans pendant lesquels nous eûmes la charge d'administrer et de faire évoluer ce pays... Je viens à mon tour apporter ma pierre à l'édifice par quelques compléments ». L'ouvrage comporte 429 pages et des textes de plus de vingt auteurs, spécialistes des sujets traités. Après avoir défini la situation géographique et la climatologie, les auteurs abordent les structures et les organismes qui encadrent ou permettent la vie des travaux (création d'un village de colonisation, crédit agricole, hydraulique, protection contre les ennemis des plantes, l'OFALAC, la médecine etc.). Puis vient l'étude des productions agricoles

(étude approfondie en 14 chapitres). Dans la conclusion, les auteurs rappellent les conditions dans lesquelles s'est déroulée l'activité agricole, difficultés, obstacles naturels et politiques et terminent sur une note assez amère mais qui, après la lecture de cet ouvrage de références sans égal, paraît assez justifiée. « Un peu d'humanité, un sol restauré, des forêts conservées, de l'eau stockée dans des barrages, constituent l'amalgame obtenu pour convaincre sans contraindre, pour nourrir plus et mieux des habitants toujours plus nombreux et pour donner à l'Algérie une agriculture dynamisante. Ce qui était alors un objectif sur la route d'un indéniable progrès technique, économique et social, s'est heurté aux obstacles dressés par l'Histoire. Mais au prix de quel gâchis d'espoirs anéantis ».

En conclusion, un ouvrage remarquable, indispensable pour une bonne connaissance de l'histoire de la France en Algérie.

La cuisine des trois cultures

par Geneviève de Ternant et Henriette Pariente

Editions Jacques Gandini. 37€

En avant-propos, cette jolie phrase : « L'extraordinaire privilège d'avoir vu le jour au carrefour de trois cultures nous apparaît, quel que soit le prix que nous l'ayons payé, comme une bénédiction ». Et aussi : « Partons, mes sœurs, pour un voyage au bout des papilles, passons le *ras-el-hanout* (l'entrée du magasin). Et si, d'aventure, vos maris ou vos frères veulent vous accompagner, ils seront les bienvenus à condition de laisser, avec leurs chaussures, leurs préjugés à la porte ».

Le premier chapitre est, en même temps qu'une présentation des auteurs, leurs portraits en quelque sorte et, aussi, un hommage à la troisième, Khadidja, celle qui a disparu trop tôt mais qui figure dans ce livre, en mémoire et amitié. Puis, avec le chapitre II on entre, si je puis dire, dans le vif du sujet, avec les boissons. L'originalité de cet album de cuisine, c'est que les auteurs ne donnent pas des recettes, elles les transmettent. Nous nous sentons invités chez elles, dans leur famille, dans leur intimité de gourmandise, de gastronomie. Et pour que nous nous sentions plus à l'aise encore, chacune d'elles nous raconte des anecdotes fami-

liales, ou les histoires de Djoha, ce simple d'esprit, gentil mais un peu voleur, il vaudrait mieux dire chapardeur, avec malice. Bref, tout en glanant des recettes qui nous mettent l'eau à la bouche, nous faisons un voyage dans la mémoire gourmande de notre enfance ou nous explorons le pays d'une gastronomie, inconnue peut-être, mais très prometteuse. Ce livre, croyez-le, est un vrai régal et nous charme aussi par les images qu'il nous propose.

Espace et sacré au Sahara, ksour et oasis du sud-ouest algérien

par Abderrahmane

Moussaoui - Editions CNRS, coll. Anthropologie, Paris 2002, 25 €.

L'auteur est maître de conférence à l'université de Provence et chercheur à l'IDEMEC, c'est un spécialiste de l'anthropologie du sacré et de l'espace. Il nous donne à lire ici une explication du choix et de la morphologie des établissements humains au Sahara, nous démontrant que la donnée spirituelle est souvent plus déterminante que l'explication économique. Très documenté, l'ouvrage fait apparaître l'importance du sacré, de la fête, des jalons constitutifs de la mémoire collective. Intéressante approche.

L'Afrique et son environnement européen et asiatique

par Jean Jolly

Paris Méditerranée 2002, broché, 23 €, relié 33 €. Préface de V.Y. Mudimbe, introduction de Brigitte Sanut.

Ce livre, en forme d'album, constitue un travail très original qui met en évidence les liens de l'Afrique avec l'Europe et l'Asie. En 34 cartes et 128 pages, il fait découvrir, des origines à nos jours, un certain nombre de faits d'histoire oubliés ou ignorés. Il est intéressant, par exemple, de voir sur une même carte des événements qui se sont produits en même temps en Afrique, en Europe et en Asie. La première carte est celle des migrations protohistoriques aux premières civilisations (IV^e — II^e millénaire), la dernière représente *les Grandes Organisations Régionales*. Très importante bibliographie et mention des bibliothèques et centres de documentation avec leurs adresses. Doit avoir sa place dans toute bonne bibliothèque.

Sahara, sous le sable... les lacs, un voyage dans le temps

par Nicole Petit-Maire,

CNRS éditions, Paris 2002, 19 €.

Docteur ès Sciences, géologue, l'auteur a cherché à

reconstituer l'évolution des environnements sahariens depuis 130 000 ans et nous explique les méthodes de recherche et leurs résultats : lacs asséchés, flore et faune fossiles, sites archéologiques sont les témoins du passé, quand le désert était une savane, une steppe herbeuse. « Le Sahara, livre ouvert, dans lequel on lit la terrifiante variabilité des climats et des environnements terrestres, liés à l'histoire de l'homme. Le Sahara, machine à remonter le temps... La face cachée du désert, (celle qui git, toute proche, sous le sable, derrière le rocher, au creux des ergs, sous le tumulus à peine reconnaissable) est encore là. Il faut savoir la reconnaître, la déchiffrer : elle nous livrera son histoire et peut-être, si nous la comprenons bien, son avenir... » J'ai été particulièrement intéressée par le passage sur le site de Taoudeni et son sel — Une bibliographie clôt cet intéressant ouvrage.

Ciel bleu, vase clos

par Aline Cespédès-Vignes.

L'Harmattan. Coll.

Graveur de mémoire

Paris 2002-18 €. roman

« Toute nue, toute crue, dans le tohu-bohu des paradis perdus, des mondes déchus, ma jeunesse défigurée, décapitée, saignée, gît sous mon caroubier... ». Ce caroubier, il était à Oued-Taria, petit vil-

lage proche des coteaux de Mascara, en Algérie et c'est là qu'Inès commence sa vie de petite villageoise, heureuse dans une famille simple mais aimante. Elle part pour faire des études à Oran et fait ses adieux à son caroubier, son arbre bleu. Puis, ce sera le départ, définitif, « du pont d'un bateau, la jeune fille verra un jour disparaître sa ville d'adoption. Elle emportera avec elle, à jamais, sa lumière, ses couleurs crues, ses odeurs capiteuses de jasmin et celles, poivrées, de ses bistrots en plein air ». Une partie d'Inès restera là-bas, dans cette ville où sa fille avait été tuée d'une balle perdue. La vie continuera pour elle, elle aura d'autres enfants mais elle n'oubliera rien, ni sa fille, ni son pays.

Ahmed ? connais pas

par Bernard Moinet

CLEM - PICA - 4^e édition

30 €. en vente chez l'auteur

Colonel Bernard Moinet,

29 rue Max Dormoy,

75018 Paris.

En sous-titre : *l'Épopée et le calvaire des harkis*. La première édition de cet ouvrage, en 1973 a été, pour beaucoup, une révélation, une information sur un silence incompréhensible à l'égard d'hommes qui s'étaient battus pour la France dans les derniers conflits mondiaux et qui avaient cru en la parole de leurs chefs lors des événe-

ments douloureux d'Algérie. L'expression « devoir de mémoire » est employée assez souvent pour que nous puissions l'appliquer à ces hommes et à leurs familles qui ont tant souffert. Cette édition comporte des ajouts, des encadrés qui enrichissent l'information donnée. Bernard Moinet signale une association, fondée en 1998 par Mohamed Hamoumou, docteur en sociologie et diplômé de l'ESSEC et qu'il a intitulé AJIR, Association pour une Juste Information Réparation pour les Harkis, 1 rue de la Cité — 63000 Clermont-Ferrand. Il est en effet urgent de s'intéresser à ceux que l'on continue d'appeler les harkis bien qu'il s'agisse aussi du présent et de l'avenir de leurs enfants. Ce livre, nous le souhaitons, aidera à prendre conscience de ce douloureux problème.

Jules et Joséphine

par Yves Thiriet

Mémoire de notre temps.

En sous-titre... *et Mohand,*

et Tabar, et quelques

autres... et moi.

Yves Thiriet avait déjà publié, sous forme de fiction, *Retour aux cinq fontaines*. Ici il plonge dans ses racines familiales, puis dans sa propre histoire (Bougie, Constantine, Alger) et nous donne une saga de trois générations à travers anecdotes et souvenirs, recherches dans des registres

et visite aux cimetières. Écrit pour ses enfants, ce récit nous touche par sa vérité, son authenticité et la manière plaisante dont il est écrit.

La France à Constantine

par Jacques Gatt,

Tome I. Chez l'auteur - 18 place Saint-Denis 34000 Montpellier, 45 €.

Dans ce premier tome de 320 pages, 1 000 photos présentent le site exceptionnel de la ville de 1837 à 1900. Dans un deuxième tome ce sera la période jusqu'en 1962. Fort intéressant.

Le général Yves de Boisboissel des Troupes Coloniales 1886-1960

par Henry de Boisboissel.

L'Harmattan, Paris 2002-19 €

« A la mémoire de celui qui me donna plus que la vie » écrit l'auteur en exergue de son ouvrage. Et dans son avant-propos, il dit « ce livre est l'accomplissement d'un devoir de mémoire... j'ai entendu mon père nous parler de son métier, de ses campagnes... nous parler de sa mission, de son service... Un témoignage est indispensable pour perpétuer auprès des générations actuelles les souvenirs d'une époque qui a vu, par deux fois, la France au bord du gouffre, mais qui l'a vue se relever avec le sacrifice des enfants de tous ses terri-

toires ». Le général de Boisboissel est à Alger en 1941 et s'attachera au renouveau de l'armée française, celle qui formera la 1^{re} armée et s'illustrera en Italie, en Provence, en Alsace, jusqu'au Danube. Auparavant, il avait été au Maroc, avec Lyautey, puis en Indochine. En lisant ces pages, ceux qui étaient en Algérie revivront l'ambiance agitée de l'Afrique du Nord en 1942, le débarquement des Alliés et l'engagement de l'Algérie pour aller délivrer la métropole. Un livre à lire et à faire lire.

Histoire intérieure du FLN 1954-1962

par Gilbert Meynier -

Fayard - Paris 2002 - 32 €.

L'ouvrage est dédié à Charles-Robert Ageron, Angelo Del Boca, Harmut Elsenhans, Mohammed Harbi et Pierre Vidal-Naquet dont les compétences en matière de FLN sont connues. Mohammed Harbi écrit, dans la préface. « En étudiant en historien l'évolution du FLN, Meynier a pu, sans céder à l'illusion rétrospective, en déceler la matrice dans le fonctionnement interne et dans ses rapports avec la société. Hier, il a adhéré pleinement à la lutte des Algériens pour leur indépendance. Ce choix, il ne le rejette nullement... Sa sensibilité historique l'ouvre mieux que quiconque aux courants idéologiques et aux

stratifications sociales qui constituent la société occultée par l'autoritarisme ». Il déplore que l'auteur n'ait pas pu avoir accès aux archives algériennes. Néanmoins Gilbert Meynier a pu amasser une très importante documentation. N'ayant pas de compétence personnelle ni d'information particulière sur le sujet, je me bornerai à signaler l'ouvrage qui pourra sans doute intéresser ceux qui oeuvrent pour faire connaître l'histoire, mais irritera ceux qui y trouveront certaines erreurs pour ne pas dire contre-vérités.

Cela aussi c'était De Gaulle

par Guy Forzy

Editions Muller - BP 122, 92 134 Issy-les-Moulineaux CEDEX - Paris 2002, 2 tomes, 76 €.

L'auteur est connu pour avoir été, avec Jacques Roseau, en 1975, le créateur de Recours-France (Rassemblement et coordination unitaire des rapatriés et spoliés), puis de l'association « Mémoire de la France d'Outre-mer ». En outre il fut de 1995 à 1997, délégué interministériel aux rapatriés. Guy Forzy a lu attentivement l'ouvrage d'Alain Peyrefitte *C'était De Gaulle*. Il lui apporte dans ses ouvrages une forte contradiction. Il réfute les idées habituelles sur le général, s'attache à démonter, arguments à l'appui, tout ce

qui fait la construction de la légende gaullo-lyonnaise. Dans sa dédicace il évoque ses parents qui, depuis 1848, dans bien des domaines, ont su élargir les horizons de progrès et de civilisation qui étaient la marque de l'Algérie, province française, ses enfants et petits-enfants dont les origines se sont heureusement croisées au cours des générations « sur cette terre bénie du Maghreb, avant que le vent de l'histoire ne vienne les dissocier et les arracher à cette terre de légende ». Guy Forzy pense aussi à ceux qui, « confiants en la France, ont été abandonnés, humiliés, martyrisés et sont restés meurtris, réduits au silence ou à la mort dans une Algérie déchirée ».

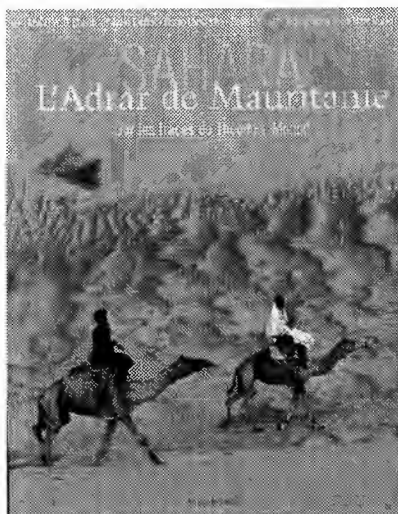
Il m'est difficile, n'étant pas historienne, de porter un jugement de fond sur ces deux ouvrages mais il me faut admirer la documentation immense que Guy Forzy a accumulée pour ne laisser aucun point dans l'ombre et la persévérance avec laquelle il a traqué les moindres détails.

Qu'il me permette, sur la forme, de lui reprocher, avec amitié, les négligences typographiques que j'ai hélas pu relever en trop grand nombre et qui, si elles n'affectent pas le fond, ternissent néanmoins le plaisir de la lecture.

L'émotion saharienne

par Jean-Marc Durou, préface de Hubert Reeves - Editions VentsdeSable - 55 €.

Pour terminer cette chronique de livres, je suis heureuse de présenter ici, dans ce numéro consacré au désert ce magnifique album qui, ainsi que le dit bien le titre nous apporte une merveilleuse émotion. Les photos admirables de Jean-Marc Durou nous plongent dans un univers unique, déroutant, vaste paysage où les dunes, nous dit Hubert Reeves sont « toujours plus invitantes aux pieds nus qui



sentent déjà la caresse du sable ». Les photos, nous dit Durou, sont commentées par des citations « d'amoureux du Sahara, vivants ou disparus, à qui j'ai emprunté les quelques lignes qui suivent, fortes et lumineuses comme le désert! » Ce livre est un pur bonheur, par le regard d'abord puis, au-delà, par la pensée et l'esprit plus riches désormais.

Sahara, l'Adrar de Mauritanie, sur les traces de Théodore Monod

par Abel El W.O. Cheikh, Sylvain Estibal, Bruno Lamarche et Robert Vernet.

Iconographie Jean-Marc Durou.

Editions VentsdeSable, 52 €.

Suivre Théodore Monod, essayer de mettre ses pas dans les siens, c'est ce que nous proposent les auteurs de ce bel album. « C'est un périple à travers la condition humaine qui commence, à travers la beauté mystérieuse de l'existence. Et, dans ce désert de l'Adrar, au milieu du néant, vous découvrirez tout à coup, que les hommes ressemblent parfois aux étoiles ». Dans ce même ouvrage, on trouvera l'histoire des « Pérégrinations d'Odette du Puigauveau dans l'Adrar » que nous raconte Monique Vérité, deux voyages en 1934 et 1937, véritables expéditions de deux femmes seules en plein désert.

Une deuxième partie nous apprend, sous la signature de Robert Vernet, la *Préhistoire de l'Adrar*, l'*Histoire* par Abdel Weddûd Ould Cheikh et la *Société et Culture adraroise* du même auteur, ces articles fort bien illustrés. *Le Milieu* par Bruno Lamarche nous fait pénétrer dans le monde de la flore et de la faune et nous est l'occasion d'admirer les délicats dessins de plantes et d'animaux. Ce qui sera, pour ce numéro 34 de notre revue, la fin d'un superbe voyage au désert. ■